

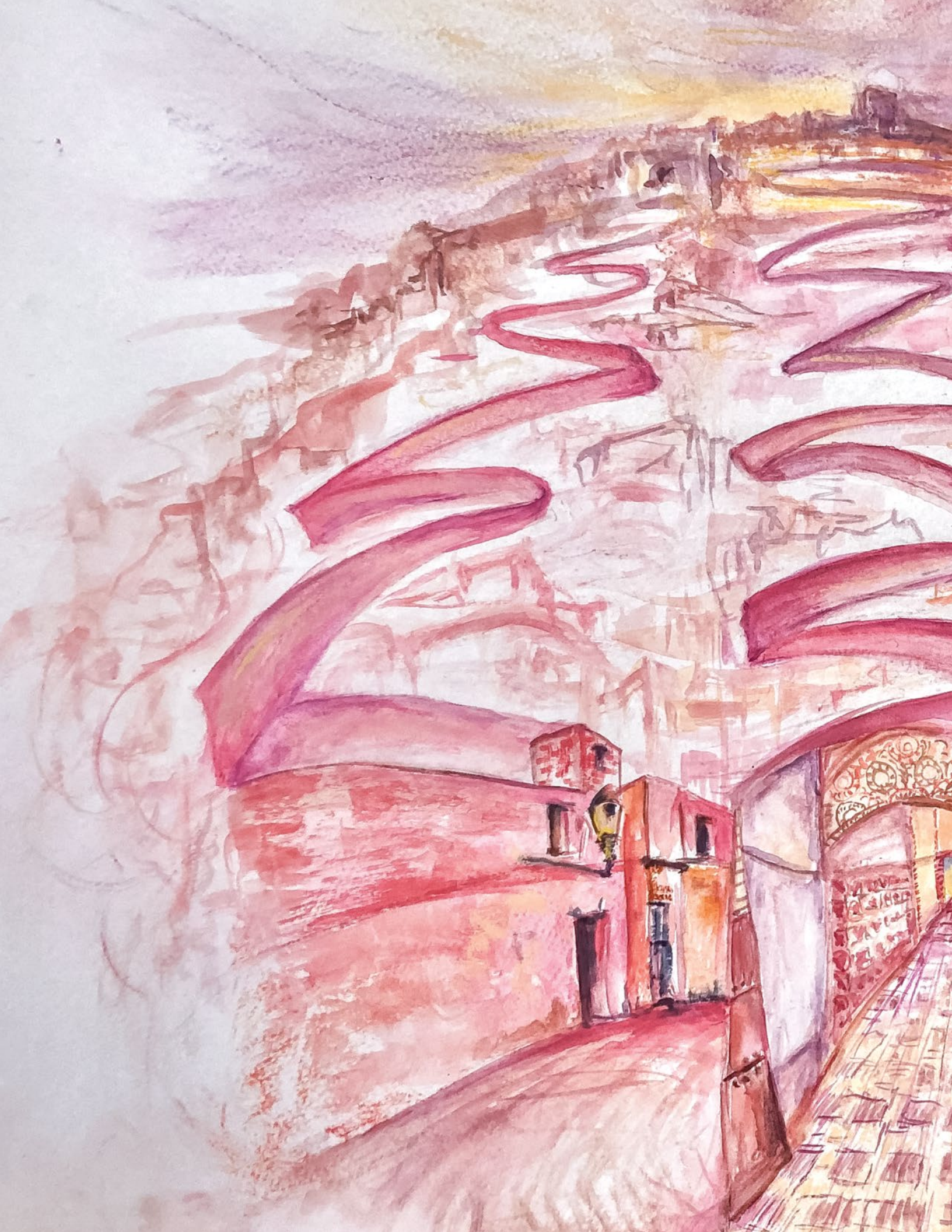
An illustration of a Moroccan courtyard. In the center is a circular fountain with a tiered base and a central spout, surrounded by a pool of water. A woman with long dark hair, wearing a blue patterned dress, stands by the edge of the pool, looking towards the fountain. The courtyard is paved with light-colored stones. In the background, there is a pinkish wall with a blue door and a large green tree. Several potted plants are scattered around the courtyard.

Geneviève St-Amour

*Du rose de Marrakech...
aux roses d'Essaouira*

Conte illustré

Les aventures de Mathilde au Maroc







Geneviève St-Amour

*Du rose de Marrakech. . .
aux roses d'Essaouira*

Conte illustré

 Les aventures de Mathilde au Maroc 



Aquarelles: YanikKA
Illustrations: François Labelle
Corrections: Sylvie Brisson
Relecture: Kim Francoeur
Mise en page: Alejandro Natan

ISBN imprimé: 978-2-9818995-2-1
ISBN PDF: 978-2-9818995-3-8
ISBN ePUB: 978-2-9818995-4-5
© Geneviève St-Amour, 2022

genevievst_amour@hotmail.com





Je voudrais remercier tendrement ma précieuse Mathilde pour m'avoir insufflé ce voyage littéraire fabuleux ! À mon époux, François Labelle, j'offre également le plus enveloppant des remerciements pour son amour constant, son soutien, son perfectionnisme et son grand dévouement. Je remercie Yannick Auclair pour son amitié, son immense talent d'artiste, pour sa passion et la détermination qu'elle a mise dans ce projet. Un gros merci à une amie, Sylvie Brisson, pour l'amour de la vie et des mots que l'on partage et pour le soin particulier qu'elle a déployé dans la correction finale de ce conte. J'aimerais remercier Kim Francœur, fidèle lectrice depuis mes débuts. Elle a, non seulement, cru en moi dès mes premières lignes mais, par ses commentaires généreux, elle a su me fabriquer les ailes dont j'avais besoin pour m'envoler un peu plus haut, un peu plus loin... Alejandro Natan, je rends grâce à ta patience à l'égard de mon caractère d'artiste passionnée ! Ton écoute, la qualité de ton travail ainsi que ta renversante rapidité d'exécution m'ont impressionnée ! Et finalement, merci à Noa et à Anoukie, mes chéris, pour m'avoir encouragée à mettre parfois de côté les lessives et autres obligations de cet ordre pour pouvoir réaliser l'un de mes rêves... Donc merci, merci, merci à vous tous...





Proverbe africain





Pour toi, ma petite fille adorée,
voici une histoire pleine de roses
et de fontaines...





Chapitre premier

Du rose de Marrakech...



endant les heures où la voiture avale la grande route à toute allure, l'ocre qui l'entoure et nimbe paisiblement notre esprit, s'étend majestueusement à perte de vue, recouvrant les terres arides de ses nuances ensoleillées, les inondant d'un flot mielleux de tranquillité. Je regarde ma mère, assoupie momentanément dans les bras de mon père, et je crains que notre chauffeur s'endorme aussi, tellement nous sommes tous engourdis par cette douce monotonie. Je me fais la remarque intérieure que cet or liquide recouvre même la pauvreté du décor, qui me semble être d'une richesse sans nom. Rarement, cette délicieuse coloration est rompue par le vert tendre de quelques arbres et arbustes dispersés dans les collines. Ici, le chauffeur nous désigne un arganier où un troupeau de chèvres est venu se percher ! Plus loin, la monochromie est de nouveau brisée par l'apparition de joyeux motifs et coloris ; ceux-ci égayent les tissus qui s'enroulent aux femmes, que nous croisons de temps à autre. La plupart d'entre elles sont assises, à même le sol, au bord de cette route écrasée de soleil, semblant toujours attendre quelqu'un ou quelque chose... Une marchande ambulante sieste ici, au côté de son kiosque de fortune débordant de melons jaunes et de paniers d'osier remplis de dattes et d'épices mordorées. Un palmier, véritable plumeau au panache rabougri, semble lui faire office d'ombrelle. Toute cette indolence et cette authenticité me charment ! Perdues là, quelques maisons de campagne en torchis sont sans toiture, sans ouverture, sans rien d'autre que quatre murs et un sol de terre battue. Des structures en galets encerclent ici un jardin, qui semble avoir bien soif. La grande misère... et pourtant, non loin de ce décor sans appareil, nous entendons surgir le rire d'un groupe d'enfants, témoignant que vie modeste ne rime pas avec mal de vivre... Puis, se profilent un troupeau de chameaux, un cheval avec un lourd ballot de paille sur le dos, trois autres chèvres, quelques moutons, quelques ânes... Je suis vraiment séduite par tous ces détails et tonalités, par cette mosquée en argile, se tenant au milieu de nulle part, et dont le brun cassonade contraste à merveille avec le bleu si intense du ciel. Ce dernier me ramène une seconde à Chefchaouen, ce village indigo, dont nous arrivons justement, perché dans les montagnes du Rif... Deux hommes en tenue blanche, assis sur le pas de ses marches, attendent patiemment l'heure de la pieuse sérénade. Leur patience me rappelle, une fois de plus, qu'on dit ici qu'un homme pressé est un homme mort.

En ce qui nous concerne, l'attente tire à sa fin, car, au bout de tout cet ambre, le chauffeur nous annonce enfin que l'on arrive à destination. Pourtant, en regardant autour de nous, rien n'indique que nous sommes près de la ville tant espérée. Rien ne correspond à ce que mon imaginaire avait créé. La grande rue terreuse est d'une tristesse ! La poussière s'élève au passage des voitures et remplit l'air d'une brume nauséabonde. Et peu importe où l'on regarde, s'empilent des carcasses de voitures mutilées, rouillées et des montagnes de pneus usagés. Tout cet amoncellement de ferraille et de caoutchouc cloisonne le regard, l'emprisonne, l'asphyxie,



l'empêchant de s'étendre au loin, véritable barricade à nos espoirs de cité rose... Bref, un décor pour le moins désolant, décevant : que du gris, du brun, du noir, du sale et du très sale.

Mais, une poignée de minutes de désenchantement plus tard, on arrive au cœur du rêve espéré. Apparaît une ville propre et aérée, avec de larges avenues bordées de palmiers royaux, de parcs fleuris, de pizzérias et restaurants branchés, de marchands de glaces italiennes, d'espresso et de café latté. Certains établissements ont même des terrasses avec jets de brume pour rafraîchir la clientèle. Drôlement plus tendance et chic que ce que j'avais imaginé ! Les diverses teintes de rose badigeonnent les façades des commerces et des hôtels de luxe, alors que les bougainvilliers fuchsia y grimpent avec finesse. L'imposante et majestueuse *Koutoubia*, en reine de l'endroit, s'élève avec grâce au milieu de toute cette splendeur, nous rappelant d'un seul coup que nous sommes bel et bien à Marrakech. Que c'est merveilleux !



Et, quelques instants plus loin, le décor se métamorphose encore... On arrive subitement à un quartier suranné, où les rues rapetissent d'un seul coup, se resserrant sur la foule qui ne fait que se densifier. Les femmes se voilent de la tête aux pieds, tandis que les hommes s'enveloppent dans le lainage de leur grande tunique à capuche triangulaire, marchant en tous sens, se frayant agilement un passage entre les voitures folles et les mobylettes qui slaloment dans la foule. Sur l'un de ces engins, qui répand un nuage aux parfums suffocants de diésel, une femme est assise en amazone, enroulée dans un voile immaculé, bien accrochée au conducteur.

Étonnamment, elle tient son bébé dans ses bras et ne semble pas se préoccuper le moins du monde des taxis qui foncent sur eux et pourraient les renverser à tout instant. « Si Dieu le veut, ils s'en sortiront indemnes. Alors, pourquoi s'en faire ? » C'est maman qui évoque cette hypothèse, en faisant un clin d'œil complice à papa.

Le taxi nous abandonne au milieu d'une intersection où se tient, toujours en équilibre, une pittoresque mosquée en terre, sculptée de jolis motifs géométriques. Un homme, cigarette au bec, s'approche de nous avec une charrette à bras. Apparemment, c'est notre riad qui l'envoie nous récupérer et porter nos valises. Je me retrouve dans sa carriole, sur la pile de tapis et de valises de maman, qui voyage trop chargée selon papa.

Notre porteur, qui affiche lui aussi une nonchalance « Inch Halla », nous fait d'abord serpenter dans ce tableau chaotique, avant de nous entraîner à l'écart. Nous nous retrouvons dans une ruelle très étroite, qui se faufille entre deux rangées de bâtiments, où aucune fenêtre ne se dessine. Nous croisons une enseigne annonçant une école coranique. Je jette un regard empreint de curiosité par l'entrebâillement de la porte. À l'intérieur, j'aperçois des garçons assis sur de petits tapis à franges de couleurs. Certains jouent à la toupie pendant ce moment de pause.

Dans la venelle, plusieurs portes se succèdent ensuite, dont l'une d'elles affiche, sur une plaque en laiton, les lettres qui forment le nom que nous recherchions : *Riad Carina*. Voilà, nous y sommes enfin ! Nous appuyons sur la sonnette, et une femme voilée très polie, mais discrète, nous ouvre



la porte. À l'intérieur, tout est d'un calme divin. Seul le chant des oiseaux et celui des fontaines, roucoulant au milieu des deux jardins intérieurs, emplissent l'espace. Des bougainvillées tapissent ici aussi les murs, alors que des palmiers s'élèvent gracieusement vers le plafond, qui est le plus beau des ciels bleus. Avec ses nombreux salons de détente, ses portes en arcades, ses murs agrémentés finement de dentelles de stuc et de boiseries sculptées, cet endroit est un vrai petit palais !

Ravis, nous nous installons dans notre chambre, qui donne sur l'un des patios intérieurs, et attendons patiemment le repas du soir en nous reposant dans une mer de coussins satinés. Ce dîner, que nous avons commandé à l'avance, lors de la réservation, est censé nous être servi sur la terrasse du toit, dans un nid de roses. Nous sommes déjà affamés, mais l'attente en vaut le coup ; le couscous royal, spécialité de l'endroit, est un repas qui prend plusieurs heures à cuisiner. Après une aussi longue route, je mangerais carrément un chameau ! me dis-je, en ricanant. Pourtant, quand vient l'heure du service, le serveur, qui vient de commencer son quart de travail, nous dit qu'il n'a pas été prévenu pour cette commande de repas. Deux femmes à côté de nous, pourtant, dévorent un couscous royal et semblent étonnées de ce merveilleux repas qu'elles se sont fait offrir sans en faire la commande. « Ah non ! Le serveur leur a donné notre souper ! » Je regarde ces deux femmes magnifiques et rondes engloutir, avec plaisir et grand appétit, notre délicieux repas. Maman appelle le serveur aussitôt. Celui-ci se confond en excuses. Pourquoi maman ne semble pas si surprise ? Elle s'énerve quand même, car la seule chose qui peut assombrir son bon caractère, est la sensation qu'elle éprouve lorsque son ventre résonne comme un tambour. Même si le serveur est désolé, il ne peut rien faire pour nous, apparemment : « Les cuisinières ont quitté. Il ne reste que moi et le frigo vide ! » Finalement, encouragé par le regard réprobateur de maman, il nous prépare une omelette et des salades, que nous partageons à trois.

Nous faisons connaissance avec les deux femmes qui ont englouti notre repas. Celles-ci viennent du Groenland et sont drôlement sympathiques. Avant d'aller nous coucher, nous partageons d'ailleurs un bout de notre soirée avec elles, affalés dans les coussins reposant au sol de l'un des petits salons intimes du riad.

Le lendemain matin, nous nous préparons pour un rendez-vous avec Amira et sa mère Aïcha, nos hôtes et amies de Chefchaouen. Découvrir les charmes de la ville aux mille nuances de rose, regorgeant d'échoppes aux accents toniques, d'odeurs, de zelliges et de bien d'autres choses, m'excite au plus haut point ! Nous franchissons donc le portail de notre riad, qui nous offrait, jusque-là, un monde parallèle de quiétude, et atterrissons dans la ruelle au bout de laquelle le choc de la veille se réveille ! Je suis étourdie de nouveau par ce fourmillement d'automobiles, de mobylettes, de motos, de cyclos, par toutes ces charrettes tirées en tout sens par l'homme ou la bête, par cette foule circulant de manière anarchique en zigzaguant aisément entre les obstacles, par tout ce mouvement... Quelle cadence ! La conduite est si folle qu'il ne s'agit pas de suivre une ligne pour arriver à destination, mais plutôt d'avoir les réflexes assez aiguisés pour éviter



d'emboutir quelqu'un ou quelque chose. J'ai des inquiétudes en tant que piétonne, mais il faut bien avouer qu'être au volant me terroriserait encore plus !

Arrivant dans l'amalgame de couleurs, d'odeurs et de bruits de la place *Jemaa-El-Fna*, nous essayons de repérer Amira et sa mère, qui nous avaient donné rendez-vous au milieu de ce brouhaha. En surimpression, plusieurs airs de tambourins rythment nos pas et se mêlent à l'enchantement des flûtes, aux appels des marchands, aux rumeurs des passants... Puis, on entend résonner nos noms au-dessus de toute cette musicalité.

Bonheur des retrouvailles ! Où commencer la visite ? Il y a tant de choses à voir ! C'est aussi une première pour mon amie Amira, qui n'a vu que le bleu de son petit village natal et celui de la mer d'Essaouira. Un jus d'orange fraîchement pressé avant de nous lancer ? Tout le monde s'entend sur cette proposition, vu cette chaleur déjà bien installée. « Tout le monde », sauf les marchands de jus qui se disputent la clientèle, alors que nous approchons de leur lignée d'échoppes sur roue, croulantes sous les oranges qu'ils pressent devant nos yeux. Il devrait être pourtant simple de se procurer cet élixir vitaminé, qui est partout, mais les choses se compliquent assez rapidement. Les presseurs d'oranges nous interpellent de toute part et une violente querelle éclate entre eux, à savoir qui nous vendra les jus. Des cris, des jurons en arabe, des poings levés. Cette vente à pression nous semble insensée, et nous sommes encore loin de nous douter, que cette pratique est monnaie courante dans les souks.

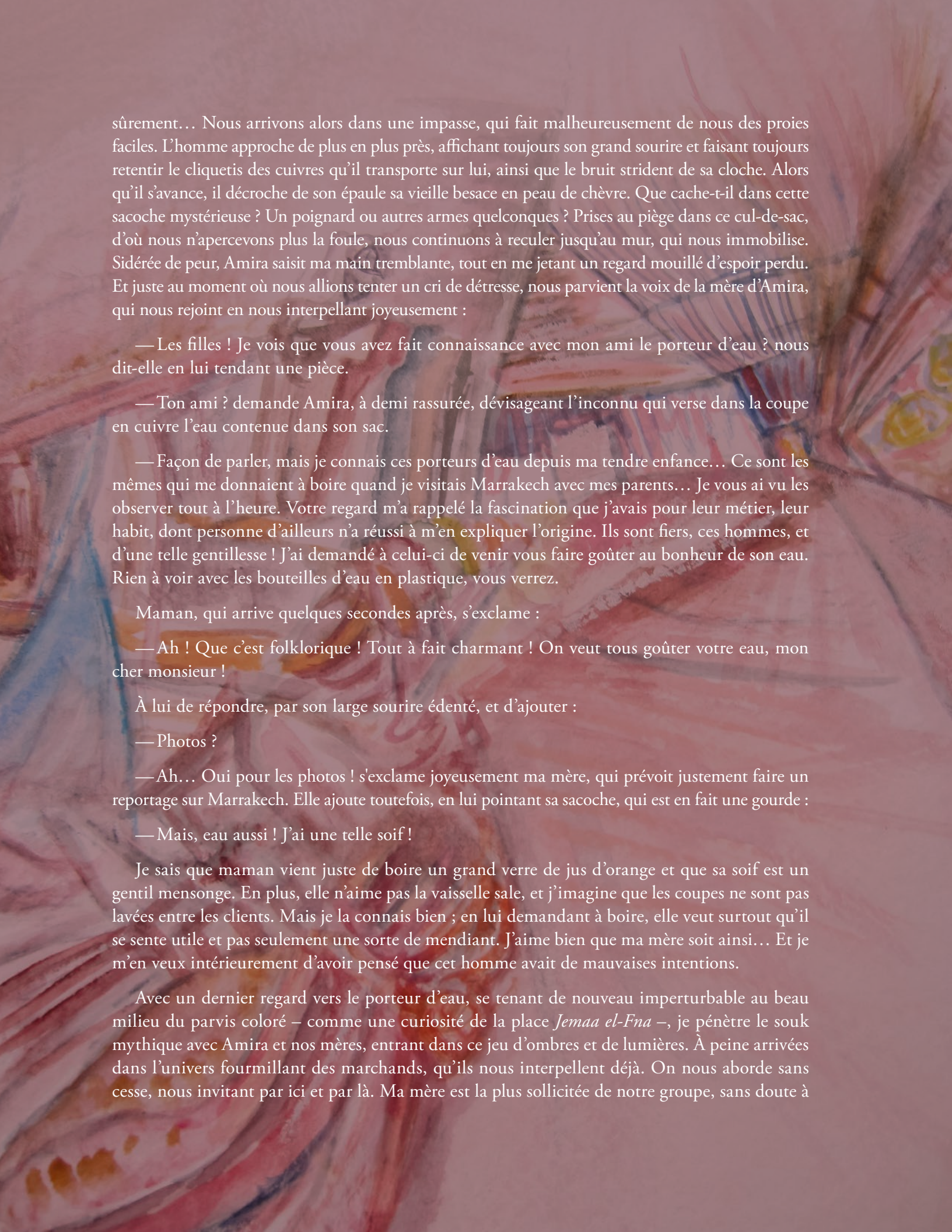




Nous laissons nos mères au beau milieu de cette querelle de pacotille et, avec leur permission, allons nous promener entre les étals de la place pour farfouiller la marchandise.

Attirées par le son continu d'une cloche, qui s'élève au-dessus de la cacophonie ambiante, nous nous retournons et tombons sur un étrange personnage. Ce dernier nous dévisage en nous souriant de toutes ses dents manquantes. Affublé d'une tunique rouge vermeil, il est coiffé d'un immense chapeau orné de pampilles multicolores et de petites pastilles miroitantes ; on croirait un abat-jour rococo, qui serait de grandeur démesurée pour son socle. Des timbales en cuivre brillent sur son costume, semblant rattachées aux ganses de son grand sac à bandoulière en peau de chèvre. Ce personnage, à la tintinnabulante parure, semble tout droit sorti d'un conte pour enfants ! Nous sommes intriguées et échangeons un petit rire fou entre nous, que nous regrettons aussitôt, car celui-ci semble avoir encouragé l'homme à sortir de sa torpeur et à s'avancer vers nous. Aussi inquiètes qu'amusées, nous nous sauvons à travers la foule, nous fauflant entre les marchandises qui, partout, s'étalent et s'empilent, croisant un charmeur de serpents jouant de sa flûte enchantée, des vendeurs d'épices entourés de leurs pyramides de couleurs aux odeurs variées, des vendeuses de boutons de rose séchés... Malgré notre aisance et notre rapidité, nous n'arrivons pas à le semer ; il nous poursuit, lentement mais





sûrement... Nous arrivons alors dans une impasse, qui fait malheureusement de nous des proies faciles. L'homme approche de plus en plus près, affichant toujours son grand sourire et faisant toujours retentir le cliquetis des cuivres qu'il transporte sur lui, ainsi que le bruit strident de sa cloche. Alors qu'il s'avance, il décroche de son épaule sa vieille besace en peau de chèvre. Que cache-t-il dans cette sacoche mystérieuse ? Un poignard ou autres armes quelconques ? Prises au piège dans ce cul-de-sac, d'où nous n'apercevons plus la foule, nous continuons à reculer jusqu'au mur, qui nous immobilise. Sidérée de peur, Amira saisit ma main tremblante, tout en me jetant un regard mouillé d'espoir perdu. Et juste au moment où nous allions tenter un cri de détresse, nous parvient la voix de la mère d'Amira, qui nous rejoint en nous interpellant joyeusement :

— Les filles ! Je vois que vous avez fait connaissance avec mon ami le porteur d'eau ? nous dit-elle en lui tendant une pièce.

— Ton ami ? demande Amira, à demi rassurée, dévisageant l'inconnu qui verse dans la coupe en cuivre l'eau contenue dans son sac.

— Façon de parler, mais je connais ces porteurs d'eau depuis ma tendre enfance... Ce sont les mêmes qui me donnaient à boire quand je visitais Marrakech avec mes parents... Je vous ai vu les observer tout à l'heure. Votre regard m'a rappelé la fascination que j'avais pour leur métier, leur habit, dont personne d'ailleurs n'a réussi à m'en expliquer l'origine. Ils sont fiers, ces hommes, et d'une telle gentillesse ! J'ai demandé à celui-ci de venir vous faire goûter au bonheur de son eau. Rien à voir avec les bouteilles d'eau en plastique, vous verrez.

Maman, qui arrive quelques secondes après, s'exclame :

— Ah ! Que c'est folklorique ! Tout à fait charmant ! On veut tous goûter votre eau, mon cher monsieur !

À lui de répondre, par son large sourire édenté, et d'ajouter :

— Photos ?

— Ah... Oui pour les photos ! s'exclame joyeusement ma mère, qui prévoit justement faire un reportage sur Marrakech. Elle ajoute toutefois, en lui pointant sa sacoche, qui est en fait une gourde :

— Mais, eau aussi ! J'ai une telle soif !

Je sais que maman vient juste de boire un grand verre de jus d'orange et que sa soif est un gentil mensonge. En plus, elle n'aime pas la vaisselle sale, et j'imagine que les coupes ne sont pas lavées entre les clients. Mais je la connais bien ; en lui demandant à boire, elle veut surtout qu'il se sente utile et pas seulement une sorte de mendiant. J'aime bien que ma mère soit ainsi... Et je m'en veux intérieurement d'avoir pensé que cet homme avait de mauvaises intentions.

Avec un dernier regard vers le porteur d'eau, se tenant de nouveau imperturbable au beau milieu du parvis coloré – comme une curiosité de la place *Jemaa el-Fna* –, je pénètre le souk mythique avec Amira et nos mères, entrant dans ce jeu d'ombres et de lumières. À peine arrivées dans l'univers fourmillant des marchands, qu'ils nous interpellent déjà. On nous aborde sans cesse, nous invitant par ici et par là. Ma mère est la plus sollicitée de notre groupe, sans doute à

cause de son allure raffinée et de la multitude de bijoux qui brillent sur elle : « Madame ! Entre... Juste un œil. Je te fais un bon prix. Tu cherches quoi ? »

— Non merci, répond-elle en boucle aux appels qui fusent de toutes parts, avant de se retourner vers nous pour ajouter :

— Pour le moment, les filles, je ne sais pas pour vous... mais pour ma part, je ne cherche rien de particulier. Que des couleurs, des odeurs, le plaisir de me perdre, le brouhaha et le silence qui se succèdent, la paix et l'excitation emmêlées, la fraîcheur et la chaleur... Et ça, je sais que je vais certainement le dénicher ici !

Nous nous accordons toutes sur cet objectif commun, cherchant l'expérience d'abord et avant tout. Mais, malgré le désintéret que nous affichons pour l'achat, les marchands insistent toujours et forcent un peu la note parfois. La variété des marchandises est si hallucinante, si vibrante de textures, de motifs et de couleurs, qu'elle désoriente nos sens : multitudes de tapis, de coussins, de rideaux de babouches, de djellabas, de robes diaprées de pierreries, de sacs en cuir de toutes les couleurs, amoncellements de pâtisseries, de biscuits, de services à thé, de plateaux martelés, de poufs ottomans, d'assiettes, de vases, de tajines, profusion de miroirs incrustés de nacre, d'ustensiles en bois de citronnier, éventaires d'épices, pyramides de dattes dorées, tabourets tressés de laine multicolore, trésors de l'antiquaire, etc. Le marché oriental offre tellement de tout qu'il est difficile de s'y retrouver. On nous avait pourtant dit que le souk était séparé en quartiers spécifiques, mais cet ordre n'est pas ce à quoi nous nous attendions. Tous les articles finissent par déborder sur le territoire de l'autre, tout semble s'entrelacer, comme les fibres de leurs précieux tapis. Il y a des kiosques de savons noirs dans le quartier du cuivre et des céramiques dans celui des confiseries... C'est ici que prend tout son sens l'expression « C'est le bazar » !



Maman, qui avait refusé jusque-là de jouer la dénicheuse d'objets au souk de Marrakech, préférant chiner les expériences, se laisse tout de même séduire par la voix suave d'une jolie vendeuse : « Huile d'argan pure, Madame ! C'est de la bonne qualité... Ce n'est pas cher, Madame ! » Maintenant qu'elle a cette huile miraculeuse en main, ma mère est satisfaite et ne désire que déambuler librement.

Amira et moi nous arrêtons un moment devant une belle fontaine, pour y jeter une pièce et y faire un vœu. L'un des vendeurs ambulants, qui nous poursuivait depuis notre entrée au souk, un panier débordant de chaussures traditionnelles sous le bras, nous regarde avec déception, comprenant que nous sommes ici pour flâner simplement. Il décide de nous laisser libres de partir dans le sens que nous souhaitons, mais ajoute tout de même, s'adressant à maman : « Tu reviendras, Madame ? Mon nom c'est Amir. Tu vas te souvenir ? Amir... »

Toujours en quête de contrastes et de sensations puissantes, je m'enfonce avec elles un peu plus loin dans le dédale labyrinthique des ruelles étriquées, entrelacées, tarabiscotées. Portée par une vague de chaleur – colorée à la muscade, au paprika, à la cannelle –, je me laisse glisser dans l'espace émaillé de terracotta, attirée irrésistiblement par ces tonalités, que l'on a puisées dans l'argile, évoquant pour ma mère les incroyables villages en terre cuite s'élevant sur le Haut Atlas. Transportée par les histoires de maman, qui a déjà visité la région, je suis enivrée par cette palette, qui s'extirpe des steppes désertiques rosies par le couchant, et qui se décline, ici, dans une mosaïque allant du rose marron, au rose bonbon, en passant par des roses poudrés, coralliens, orangés ou infusés au thé...



Arrivant dans une minuscule venelle, où l'éclairage se tamise, je lève les yeux au ciel. Suspendus au-dessus de nos têtes, façon hamac, se balancent de vastes berceaux de tissus, majestueux enchevêtrement de voiles féminins. J'ai l'impression merveilleuse que des lacs de lumières chatoyantes s'y sont assoupis, créant ainsi un halo de nuances féériques absolument divin ! Éblouie par l'or des tchadors, je m'arrête quelques secondes pour m'immerger dans ce flot de lueurs, qui nimbe l'atmosphère de magie... Puis, je continue d'avancer dans l'espace inondé par cette aura ensorcelante, qui se métamorphose encore, car les auvents d'ombrages ont fait place à des treillages en osier au travers desquels fument les rayons ardents d'un soleil de fin de journée. S'amusant à batifoler dans les moindres recoins du bazar, ces jets lumineux bariolent les marchandises, zèbrent les passants, charment les chats, allument les cuivres, vibrent sur les instruments, se cachent dans la laine des tapis, font luire le miel des pâtisseries, fardent d'or les bijoux, mouchettent les légumes et les fruits, réchauffent les épices, infusent le thé, qui exhale son parfum de menthe si prisé, réveillant les sens, ainsi que les marchands qui sommeillent entre deux clients...

Plus loin, nous arrivons dans un passage sombre du souk des cuivres et sommes attirées irrésistiblement par la magie ambiante. Portées par l'émerveillement et l'imagination, nous évoluons dans ce corridor nocturne paré de ses plus beaux pendentifs : lanternes de toutes formes y dansent et nous entraînent dans un défilé incroyable de mosaïques colorées. Projetés sur les murs, sur le sol et sur nous-mêmes, leurs motifs étoilés se multiplient à l'infini, vibrant de toutes leurs lueurs. J'ai l'impression étrange et merveilleuse de flotter dans cet espace, désorientée, étourdie, totalement ravie ! Je me retourne alors vers Amira et nos mères pour partager mes impressions avec elles. C'est unanime : nous adorons ce marché de lampes traditionnelles ! D'ailleurs, nous avons tout affectionné de notre visite dans ce bazar. Rassasiées par l'expérience, nous nous entendons pour prendre la sortie la plus proche afin d'aller manger une glace.



Mais ce que nous pensions être une sortie, n'est qu'une autre intersection aux nombreux embranchements. Au hasard, nous choisissons une direction et arrivons, quelques pas plus loin, en face de la même fontaine croisée plus tôt, celle où je me rappelle avoir jeté une pièce. Comment cela est-il possible ? Mais le découragement momentané, fait vite place à un nouvel émerveillement, quand nous prenons ensuite à gauche et arrivons dans un passage paradisiaque pour maman. Celui-ci expose des vanneries à perte de vue. En effet, cet espace croule sous les paniers et les sacs en paille de toutes sortes... Maman, qui est folle de ces objets, saisit donc l'occasion d'ajouter un autre fourre-tout à sa collection.





Nos errances nous mènent ensuite au-delà de la kyrielle d'échoppes de vannerie, dans une allée où l'air se parfume délicatement à la rose, ensorcelant nos pas, qui s'arrêtent devant l'une de ces boutiques. Dans cet endroit, comme dans les autres kiosques de l'avenue, la vente de produits de rose domine. Partout où mes yeux se posent, il y a des paniers d'osier qui débordent de boutons. Je suis étonnée de voir qu'il n'y a pas que des boutons qui se colorent en rose, mais qu'il en existe aussi des mauves, des verts, des jaunes et même des bleus ! Je m'apprête à plonger les mains dans l'un de ces bassins d'osier, au surprenant contenu, quand une femme arrive à nos côtés et s'adresse directement à maman :

— Les boutons de rose font de beaux pots-pourris. Pris en infusion, ils sont excellents pour la digestion, Madame.

Maman sourit à la dame, de toute évidence charmée par l'émanation ambiante, et s'enfonce avec elle dans les méandres de sa boutique, qui ne propose pas que des boutons de fleurs séchées, mais aussi plusieurs produits de soins corporels. Dans un coin sombre, derrière un rideau de voile, s'improvise d'ailleurs une parfumerie aux effluves enchanteresses. Comme de précieux objets, les flacons de parfum s'alignent joliment sur une étagère finement sculptée et brillent dans l'ombre. La fierté de la vendeuse pour ses fragrances luxueuses se lit sur son visage, qui s'éclaire en ajoutant :

— Tous nos parfums sont faits à partir de la rose de Damas, Madame.

Et sous le regard interrogatif de maman, elle précise :

— La rose de Damas, Madame, est l'une des roses les plus anciennes au monde. On dit qu'elle est l'emblème de la déesse de l'amour et de la beauté.

— Regarde, dit Aïcha à ma mère, il y a aussi de l'huile de rose de Damas. C'est celle dont je te parlais. Elle est divine ! Rajeunissante, elle lisse les rides, augmente l'élasticité de la peau... Moi, je l'utilise pour masquer mes cernes.

La vendeuse ajoute que cette huile est aussi un après-rasage pour monsieur et qu'elle est réputée pour être un aphrodisiaque.

— À vous deux, vous êtes un envoûtant duo de vendeuses ! s'exclame maman, en regardant son amie et la dame de l'échoppe.

Convaincue, maman saisit deux flacons de cette huile miraculeuse et les dépose dans son nouveau sac en paille, un petit sourire en coin. Et alors que nous continuons à fouiller la marchandise, Aïcha s'adresse en arabe à la dame. Suite à cette petite conversation secrète, la marchande nous invite à l'accompagner au fond de la boutique, là où un flot de lumière, provenant du plafond, révèle une volée de marches. L'escalier semble mener sur le toit du bâtiment. La vendeuse nous fait signe de la suivre, et c'est avec curiosité et excitation, que nous mettons nos pas dans les siens. Pendant que nous montons à sa suite, elle nous donne des informations sur la provenance de la rose de Damas. Nous apprenons qu'elle pousse dans le sud du Maroc, au pied du Haut Atlas. Plus précisément, dans la vallée de l'Oued Dadès. Elle nous décrit une longue suite de petits villages traditionnels aux maisons de terre. Il paraît que de la route, il est quasiment impossible d'apercevoir les jardins de roses. Elle nous les dépeint majestueux et secrets, cachés



derrière les habitations... Et j'avoue que ses mots me font voyager. Maman aussi semble adorer écouter cette femme nous parler de cette vallée des roses. Lorsque nous arrivons sur le toit, et que l'odeur des roses nous assaille de plus belle, j'ai ainsi l'impression d'avoir quitté les étroites ruelles des souks et d'être atterris, comme par magie, sous le ciel rosé de cette vallée féérique !

Une partie de la terrasse en béton est recouverte d'un épais et surprenant tapis de roses. Comme c'est merveilleux ! Un homme en tenue traditionnelle balaie les pétales. Celles-ci voltigent gracieusement dans l'espace et retombent délicatement au sol pour sécher. Quelle averse poétique ! Un petit vent s'est levé – on dirait qu'il vient prêter main-forte à l'homme dans son travail – et propage l'odeur des fleurs jusqu'à nous, les faisant tourbillonner au sol.



La dame nous invite près d'un petit bassin d'eau, où une table basse et quelques coussins de sol semblent nous attendre. Nous prenons place dans ce salon à ciel ouvert, alors qu'elle nous dépose finement quelques gouttelettes d'eau de rose au creux des mains. Deux fillettes arrivent, l'une avec un plateau doré surmonté d'une magnifique théière en argent, de petits verres finement décorés et d'un bol rempli de pétales. L'odeur de la menthe, mêlée aux parfums de la rose, embaume merveilleusement l'espace ! L'autre petite fille dépose devant nous des assiettes et ustensiles et un magnifique gâteau enjolivé de boutons de rose. Tout cela est si charmant et si inattendu, et je soupçonne Aïcha d'avoir orchestré cette surprise pour nous.

— La rose est utilisée dans la cuisine arabe, depuis le Moyen Âge. Elle peut parfumer votre thé. Son arôme floral peut faire croire que sa saveur est délicate, mais

c'est tout le contraire. Elle est intense et marquée, et ne sert pas seulement à parfumer le thé, les desserts, ou même à décorer ces derniers, comme on le voit ici sur votre gâteau. Le fait est qu'elle sert très souvent d'épice, sous forme de poudre, pour relever les plats salés. Avec la volaille et l'agneau, elle est parfaite !

La propriétaire nous laisse déguster en toute tranquillité les douceurs offertes, allant s'agenouiller sur le tapis de roses pour baigner ses mains dans le flot délicat des pétales. Jointes en coupole, je remarque qu'elles sont décorées de henné doré. Cette image me plaît, rappelant l'envie que j'ai eue plus tôt de toucher les fleurs. Amira et moi dévorons donc rapidement nos parts de gâteau et, une fois la collation terminée, décidons de nous déchausser pour aller danser



dans les roses. Maman, Aïcha, la vendeuse, l'homme en costume traditionnel, ainsi que les deux petites filles, s'amuse à nous regarder valser dans les fleurs. Tourbillons de folie, d'amitié et d'amour pour la vie ! Et ce n'est pas un moment délicieux que pour moi. Maman quitte la boutique, et éventuellement le souk, le cœur rempli de joie et le sac débordant de cosmétiques, de savons et de tout plein d'autres trésors...





Épuisées par cette longue escapade dans le marché oriental, mais ravies, maman et moi quittons nos amies, en leur promettant de venir les visiter à Essaouira dans quelques jours. Ces dernières s’y rendent pour profiter du bon vent et de la mer. J’ai déjà hâte de revoir mon amie et de découvrir ce bel endroit !

Nous arrivons donc en début de soirée à l’entrée de notre riad, excitées à l’idée de retrouver papa, lui qui préférerait lire son journal au bord de la piscine et nous laisser entre filles. La Marocaine, qui nous accueille à la porte d’entrée sans nous regarder – fixant ses babouches –, semble inquiète de nous y voir.

— Bonjour, comment allez-vous? souffle maman de sa politesse habituelle.

L’hôtesse, sans répondre, relève un peu la tête. Assez pour nous permettre d’apercevoir l’angoisse traverser son regard et la nervosité lui rosir soudainement les joues.

— Est-ce que tout va bien ? Vous avez préparé le couscous du soir ? demande maman, pensant que l’erreur de la veille s’est peut-être répétée.

— Oui, oui, le couscous sera prêt, Madame.

— Parfait, nous allons donc nous rafraîchir avant le service.

La dame nous donne alors l’impression étrange qu’elle ne souhaite pas que nous atteignons notre chambre, puisqu’elle se plante devant nous.

— Si vous voulez bien m’excuser, je voudrais aller retrouver mon mari dans notre chambre, dit maman, tentant de garder son calme.

— Il n’y est pas, Madame.

— Mon mari est à la piscine ?

— Non, il est sorti, Madame.

Comme maman, je trouve tout cela bien étrange moi aussi, surtout qu’elle nous offre de nous asseoir un instant pour prendre le thé avec elle, en attendant la venue de mon père. Offre que maman décline, car nous n’avons qu’une envie : retrouver la paix et le silence de notre chambre.

La femme insiste fortement pour que nous attendions un instant dans l’entrée et disparaît d’un pas pressé du côté de notre chambre.

Maman, de toute évidence suspicieuse, n’écoute pas la proposition de l’inconnue et met immédiatement ses pas dans ceux de l’employée, à son insu, tout en m’entraînant avec elle. Alors que nous approchons de notre chambre, je remarque que notre porte est toute grande ouverte et



qu'un homme se tient au beau milieu de la pièce. J'aperçois aussi nos valises et nos objets, empilés pêle-mêle au centre de celle-ci.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Que fait cet homme dans notre chambre et pourquoi nos affaires sont sans dessus dessous ? s'insurge maman.

La femme sursaute, n'ayant pas réalisé notre présence. Elle est sans mot devant la colère naissante de maman. Mais quelques secondes plus loin, au lieu de s'excuser, elle nous dit, de sa voix la plus calme, que cet homme est un peintre et qu'il repeint tout simplement les murs de notre chambre.

En entrant dans la chambre avec maman, je suis effectivement frappée par la forte odeur de peinture, et ce que je craignais éclate :

— Je n'ai rien contre le fait que vous entreteniez aussi bien vos chambres, mais ça ne se fait pas de le faire quand l'endroit est occupé ! J'ai payé pour une suite privée. J'y ai mis mes affaires personnelles, mes passeports, mes bijoux, mon argent... C'est inacceptable ! Hier, le repas oublié ! Aujourd'hui, la peinture ! Demain, ça sera quoi la belle surprise ?

Je n'ai jamais vu ma mère s'emporter de cette façon ! Elle qui comprend tout, qui ne porte attention qu'aux détails positifs. Là, elle est en furie et semble sur le point de saisir nos bagages et de quitter l'endroit... Mais, au lieu de cela, elle me regarde et prend une bonne respiration, tentant de conserver ce qu'il lui reste de son calme. Et juste au moment où elle explique à la dame qu'elle souhaite un dédommagement et un changement de chambre immédiat, pour ne pas que sa petite fille de sept ans respire cette odeur toxique en dormant, mon père arrive de son pas sercin.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— Regarde par toi-même !

Mon père pénètre les lieux et, interloqué, se penche au sol pour ramasser une petite culotte de ma mère et un bracelet à breloques qu'il m'avait offert à Chefchaouen. De toute évidence, nos choses ont été jetées sur le parquet, à la va-vite et sans aucune délicatesse ! Consterné, il s'adresse à maman :

— Je suis sortie à peine deux heures pour me balader un peu, acheter des cigarettes et du chocolat noir pour Mathilde et toi ! Personne ne m'a demandé si cet homme pouvait venir repeindre notre chambre...

Papa n'avait pas besoin de se justifier ; maman savait parfaitement que ce n'était pas de sa faute.

L'ambiance est plombée ! Heureusement, on nous offre une autre chambre, deux étages au-dessus. Cette chambre me plaît beaucoup, car sa fenêtre donne sur la cime d'un arbre. Ainsi, j'ai l'impression de loger en pleine nature, d'avoir mon nid dans les feuilles. Une fois la nuit tombée, nous sommes tous de nouveau heureux et nous prenons plaisir à raconter à papa nos folles aventures dans les méandres du souk, dont les disputes des commerçants pour nous vendre de simples jus et notre rencontre avec le porteur d'eau ! Papa écoute avec grande attention, proposant même que nous lui fassions découvrir toutes ces choses le lendemain. Ah... comme j'ai hâte au



matin ! D'ailleurs, j'ai peine à fermer l'œil cette nuit, trop excitée à l'idée de revivre ce périple fourmillant de surprises !

Ainsi, l'aurore nous retrouve sur la place *Jemaa el-Fna*, là où les marchands s'installent déjà, mais où les calèches dorment encore un peu avant d'affronter la frénésie quotidienne. Les chameaux et les chevaux, pour leur part, s'abreuvent ou se reposent en prévision de la cuisante température. Les rayons de ce lever de soleil féérique nous entraînent avec eux dans les sinuosités du souk. Ces courants fluides et roses, rappelant aussi ceux du crépuscule, me donnent l'impression de voguer hors du temps. Bouleversé, papa s'exclame :



— Wow, c'est génial ! L'ambiance est à la fois chaotique et magique !

Comme la veille, devant cette vie des souks si animée, je ressens une grande joie s'emparer de mon cœur et le soulever ! C'est une vie différente qui se déroule dans cet endroit énigmatique. Une vie qui danse, qui chante, qui vibre, qui martèle, qui appelle, qui sollicite, qui invite... Une vie qui vit ! Quant à maman, elle est étonnée de voir qu'Amir l'a repéré dans la foulditude, ne l'ayant toujours pas oublié. D'ailleurs, il va à sa rencontre et lui lance : « Oh... Madame ! Tu es



revenue me voir ! Je suis content ! » Maman n'attend pas qu'il insiste ou lui propose le thé, et elle lui prend une paire de babouches brodées, en lui disant poliment : « À la prochaine, Amir ». Ce dernier a le sourire fendu jusqu'aux oreilles et la regarde s'éloigner longuement, heureux d'avoir conclu sa première transaction de la journée. Nous flânons ensuite dans les ruelles marchandes un bon moment et réalisons que nous tournons en rond. Papa se moque de nous :

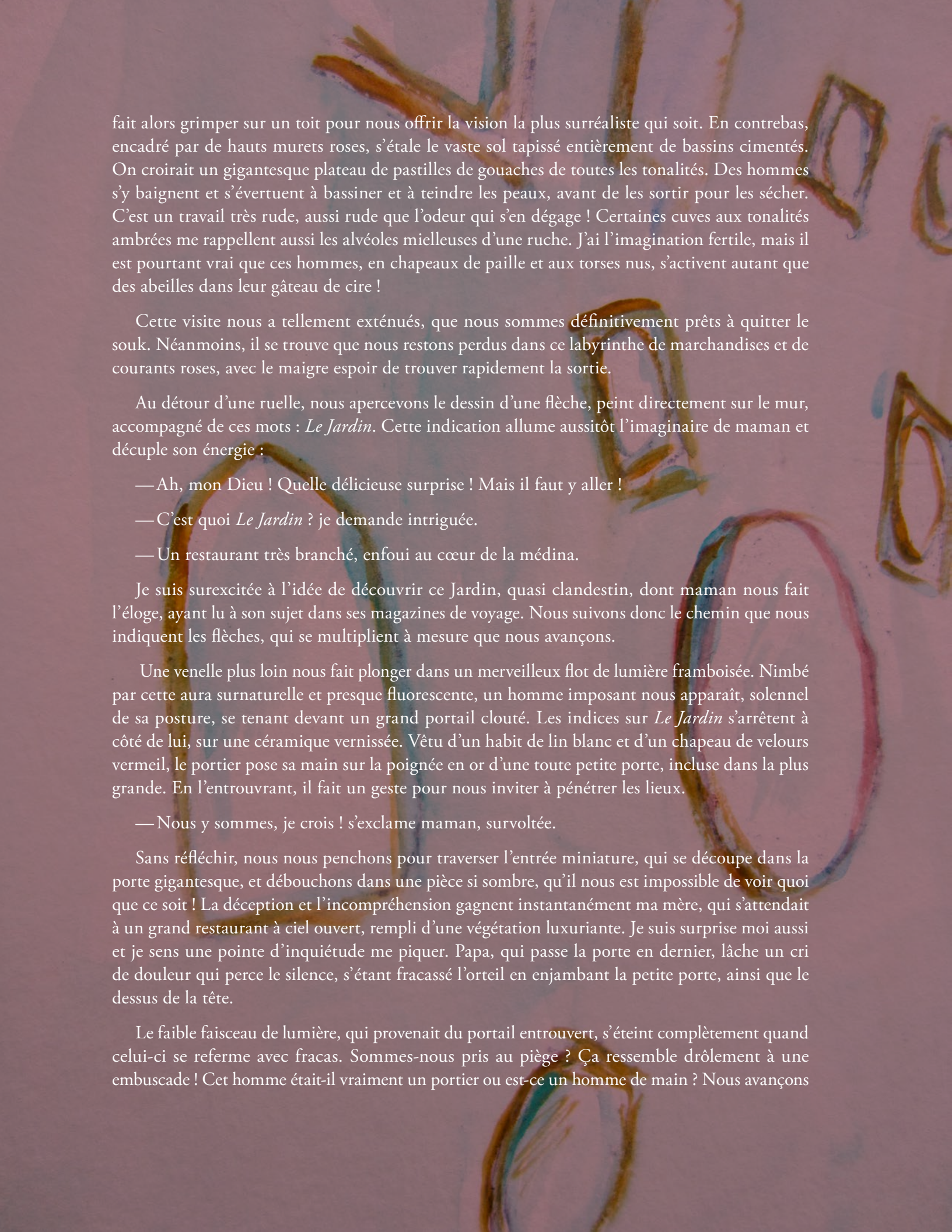
— Décidément, votre virée de la veille entre filles ne vous a pas beaucoup appris sur la cartographie des lieux !

En réalité, il adore observer les artisans à la tâche et se contrefiche bien d'être perdu, voyant cela comme une autre opportunité de pouvoir les admirer. Au sortir d'une ruelle sombre, nous débouchons sur la *Place des Ferblantiers*. Ici, c'est un vieil artisan qui retient toute l'attention de papa. Il est vrai que de voir cet homme marteler le fer blanc, pour en faire une lanterne digne des mille et une nuits, est impressionnant. Un tour sur moi-même me permet d'avoir une vue d'ensemble sympathique de l'espace. Les cigognes ont leurs nids partout sur les remparts environnants et ne semblent pas incommodées par le martellement incessant des artistes à l'œuvre. Dans cette place, les ateliers encerclent une vaste cour, où s'élèvent doucement les palmiers et la fraîcheur de la fontaine. L'ambiance est agréable, plus aérée, et le soleil fait scintiller les marchandises qui débordent sur les pavés. Nous contournons et enjambons : plateaux à thé, ustensiles de cuisine, lampes sur pied, lanternes en verre coloré, miroirs, lits, etc. Au-dessus des ateliers, logent de jolis cafés qui m'ouvrent l'appétit. Je fais signe à papa pour que nous montions y prendre une collation, mais sa passion lui donne des ailes et il ne souhaite pas se poser tout de suite...

Nous nous retrouvons ensuite dans le *Souk des Teinturiers*. Pour faire sécher au soleil ses écheveaux de laine fraîchement teintés, un teinturier les suspend au-dessus de la ruelle, à même le ciel. Passer sous ses impressionnants nids de lainage aux couleurs vives, est un enchantement pour moi, autant que pour mes parents. On croirait que la ruelle s'est coiffée d'une enflade de perruques aux surprenants pigments. Un marchand nous apprend d'ailleurs que ces colorants sont issus d'éléments naturels. Ainsi, les jaunes et les orangés proviennent de graines ou de racines, comme le safran, tandis que le rouge carmin est créé en écrasant une femelle cochenille et que le pourpre émane de la coquille d'un petit coquillage. Le sépia est le fruit de l'encre de la seiche et le vert un dérivé de la malachite. Quant à l'indigo, si prisé à Chefchaouen, il descend évidemment de l'indigotier, etc. Les fabuleux bleus Roi et Majorelle découlent du Mont Atlas, mais possèdent une formule mystérieuse, qui semble vouloir demeurer un secret bien gardé, puisque le vendeur ne s'y attarde pas tellement et s'empresse de changer de sujet.

Le marchand nous enseigne que la laine est essentielle dans le monde brûlant du désert. Elle sert de défense face au soleil implacable. Maman est si séduite par les manteaux de laine frangés, que portent fièrement les femmes berbères du Haut Atlas, qu'elle succombe à un petit achat. Le boutiquier est sympa et nous parle du quartier des tanneurs, qui est un passage obligé pour nous et surtout pour mon père. Il nous tend, à ma mère et à moi, un petit bouquet de menthe et nous guide donc jusqu'à la tannerie. L'odeur acre est si forte qu'elle précède l'endroit de plusieurs ruelles et nous fait comprendre l'utilité des bouquets de menthe. Avec le commerçant, nous avançons toujours, bouquets sous narines, vers ce quartier aux étourdissants relents. Notre nouvel ami nous





fait alors grimper sur un toit pour nous offrir la vision la plus surréaliste qui soit. En contrebas, encadré par de hauts murets roses, s'étale le vaste sol tapissé entièrement de bassins cimentés. On croirait un gigantesque plateau de pastilles de gouaches de toutes les tonalités. Des hommes s'y baignent et s'évertuent à bassiner et à teindre les peaux, avant de les sortir pour les sécher. C'est un travail très rude, aussi rude que l'odeur qui s'en dégage ! Certaines cuves aux tonalités ambrées me rappellent aussi les alvéoles mielleuses d'une ruche. J'ai l'imagination fertile, mais il est pourtant vrai que ces hommes, en chapeaux de paille et aux torses nus, s'activent autant que des abeilles dans leur gâteau de cire !

Cette visite nous a tellement exténués, que nous sommes définitivement prêts à quitter le souk. Néanmoins, il se trouve que nous restons perdus dans ce labyrinthe de marchandises et de courants roses, avec le maigre espoir de trouver rapidement la sortie.

Au détour d'une ruelle, nous apercevons le dessin d'une flèche, peint directement sur le mur, accompagné de ces mots : *Le Jardin*. Cette indication allume aussitôt l'imaginaire de maman et décuple son énergie :

— Ah, mon Dieu ! Quelle délicieuse surprise ! Mais il faut y aller !

— C'est quoi *Le Jardin* ? je demande intriguée.

— Un restaurant très branché, enfoui au cœur de la médina.

Je suis surexcitée à l'idée de découvrir ce Jardin, quasi clandestin, dont maman nous fait l'éloge, ayant lu à son sujet dans ses magazines de voyage. Nous suivons donc le chemin que nous indiquent les flèches, qui se multiplient à mesure que nous avançons.

Une venelle plus loin nous fait plonger dans un merveilleux flot de lumière framboisée. Nimbé par cette aura surnaturelle et presque fluorescente, un homme imposant nous apparaît, solennel de sa posture, se tenant devant un grand portail clouté. Les indices sur *Le Jardin* s'arrêtent à côté de lui, sur une céramique vernissée. Vêtu d'un habit de lin blanc et d'un chapeau de velours vermeil, le portier pose sa main sur la poignée en or d'une toute petite porte, incluse dans la plus grande. En l'entrouvrant, il fait un geste pour nous inviter à pénétrer les lieux.

— Nous y sommes, je crois ! s'exclame maman, survoltée.

Sans réfléchir, nous nous penchons pour traverser l'entrée miniature, qui se découpe dans la porte gigantesque, et débouchons dans une pièce si sombre, qu'il nous est impossible de voir quoi que ce soit ! La déception et l'incompréhension gagnent instantanément ma mère, qui s'attendait à un grand restaurant à ciel ouvert, rempli d'une végétation luxuriante. Je suis surprise moi aussi et je sens une pointe d'inquiétude me piquer. Papa, qui passe la porte en dernier, lâche un cri de douleur qui perce le silence, s'étant fracassé l'orteil en enjambant la petite porte, ainsi que le dessus de la tête.

Le faible faisceau de lumière, qui provenait du portail entrouvert, s'éteint complètement quand celui-ci se referme avec fracas. Sommes-nous pris au piège ? Ça ressemble drôlement à une embuscade ! Cet homme était-il vraiment un portier ou est-ce un homme de main ? Nous avançons



en aveugle, le cœur battant, quand une autre porte s'ouvre enfin. Nous retenons notre souffle, toujours incertains, quand une mer de lumière nous inonde. Aussitôt, nous affluons dans un tableau aux nuances de palmeraie. Une silhouette de femme, sans doute celle de l'hôtesse, se dessine gracieusement dans l'ouverture éblouissante. Son subtil balancement de hanches nous conduit à travers les courants suaves de musique *lounge*, qui nous accueillent en nous immergeant dans une vague de sensations grisantes. Tout est vraiment vert et lumière !

Partout, des fauteuils confortables nous invitent à venir nous prélasser et des éventails de paille attendent d'être agités pour nous rafraîchissent à souhait. Quel endroit paradisiaque ! C'est aussi exaltant que ce que maman avait prétendu. Et que dire des plats succulents, présentés dans de superbes bols en poterie de Tamegroute, émaillés d'un vernis dont le vert dégradé rappelle à la fois les olives et les palmiers ! Houmous de carottes parfumé au paprika, fromage frais aux concombres, à la menthe et à l'huile d'olive, assortiment de salades marocaines, toasts à l'avocat, petits tajines de légumes de saison et de poulet aux citrons confits... Et pour clore l'expérience gustative avec une note de poésie sucrée : mhanca frangipane à l'abricot et à la pistache, avec sa glace vanillée !




Après s'être délectés de cette succession de bouchées raffinées, nous quittons l'endroit par une verdoyante allée aux murs parés de centaines de petits miroirs. Me regardant traverser ces glaces, j'ai l'impression étrange d'être Alice aux pays des merveilles !



Quelques pas plus loin nous mènent devant un écriteau, qui porte presque le même nom que celui de l'endroit d'où nous venons, et cela nous intrigue. Nous pénétrons donc dans *Le Jardin Secret*, sans avoir la moindre idée de ce qu'il recèle. Une pile de chapeaux de paille, posés à l'entrée, invite le visiteur à se couvrir la tête, et je comprends vite pourquoi. Après avoir traversé un joli jardin touffu et un bassin à tortues, nous tombons dans une vaste cour intérieure inondée de soleil. Émerveillement Émerveillement !! Le riad est spectaculaire et divin, et il y règne une ambiance si apaisante, qu'il nous incite à le traverser d'un pas lent, très, très, lent. Je m'agenouille devant une petite vasque en marbre blanc pour m'y rafraîchir le visage et les mains. Et je prends un instant pour admirer ce qui m'entoure, dont les édifices du palais aux doux coloris pastels et leurs rideaux de voiles flottant

doucement dans une brise imperceptible. Plusieurs fontaines, vasques et bassins d'eau donnent lieu à des jeux de lumière éblouissants. Ce palais, qui a été souvent restauré, fut la demeure de hautes personnalités politiques du Maroc. Apparemment, ses origines remonteraient à plus de quatre cents ans ! C'est du moins ce que les panneaux explicatifs disent, car ce riad est devenu également un musée et même un café au niveau du toit. J'apprends d'où est née l'importance des espaces verts et de l'eau dans les demeures traditionnelles islamiques. Le jardin est « une métaphore du paradis ; c'est un lieu sacré, aux règles géométriques strictes, dans lequel l'ordre musulman s'impose sur le désordre de la nature sauvage ». J'apprends aussi que Marrakech fut jadis un modèle de ville-jardin exemplaire. Ainsi, on l'appelait « rose parmi les palmiers » ou « oasis dans le désert »... Nous nous asseyons, sur un banc planté dans l'ombre rafraîchissante d'un arbre, pour contempler la verdure qui nous entoure et écouter les bruissements cristallins de l'eau qui jaillissent de partout. J'ai l'impression de faire partie d'un mirage, d'avoir été aspirée dans un tout mirifique. Maman dit qu'il est vrai que « le murmure continu de l'eau favorise la sérénité et l'introspection ». Il paraît, nous explique papa, que le Coran décrit le paradis comme étant « le jardin sous lequel coulent des ruisseaux ».





D'un pas serein, nous quittons ce jardin d'Éden et rentrons au *Riad Carina*, très facilement, sans doute guidés par la volonté d'Allah ! Une fois sur place, nous nous apercevons que nous avons oublié de rendre nos chapeaux de paille et éclatons de rire en chœur. Ce sera donc un autre précieux souvenir à rapporter à la maison...

Ce soir, nous sortons nous mêler aux Marocains qui profitent eux aussi de la fraîcheur du soleil assoupi. Cependant, une fourmilière de mobylettes, chevauchées à plusieurs, nous pousse à faire dévier notre itinéraire et à prendre le premier embranchement qui conduit à une ruelle nous semblant un peu moins achalandée. Au loin, un café attire notre attention, illuminé par une guirlande électrique, véritable morceau de ciel étoilé. L'endroit bondé, où plane un onctueux parfum sucré d'amande miellée – parfaitement amalgamé à la délicatesse de la fleur d'oranger et aux subtils arômes mentholés du thé –, se tapisse de luisantes pâtisseries orientales tout juste sorties du four. Si ce n'était pas de cette délicieuse odeur, qui émane d'elles et attise notre gourmandise, on croirait que chacune est un véritable bijou d'ambre finement sculpté. Pour nous en régaler, nous prenons place sur des petites chaises branlantes, plantées dans la frénésie de la ruelle. Car, bien que cette avenue marchande soit « piétonne » et un tantinet plus tranquille, elle demeure passante. Trépidante ! Les exhalaisons dispersées de diesel, de tabac et de grillades d'agneau, le confirment. Celles-ci étourdissent nos sens, qui cherchent pourtant à se concentrer entièrement sur celles, si divines, des lichouseries maghrébines.

L'arrivée soudaine d'une grosse voiture, s'enfonçant dans ce dédale, force temporairement les étals, les passants, notre table et même nos pieds à s'accoler aux murs... Un écriteau placardé à l'entrée de l'établissement, nous avait pourtant indiqué qu'il était proscrit de laisser dépasser un pied de sous la table, mais papa n'y avait prêté qu'une vague attention. Voilà qu'il se fait rappeler à l'ordre par une jérémiade stridente de klaxons. Il rigole bien fort, mais le risque d'y perdre les orteils s'avère être sérieux... Et, quelques secondes plus tard, ce qui devait arriver arrive : ses pauvres orteils servent de chaussée cabossée à l'une des mobylettes ! Papa lâche un cri de douleur et renverse son café sur lui. Malgré la situation dramatique, maman et moi avons peine à retenir un petit rire fou, car papa trouve toujours le moyen, jour après jour, de se blesser un ou plusieurs orteils. Avant d'aller chercher de la glace à l'intérieur, je lance coquinement :

— Il n'y avait aucune chance que tu y échappes, papa ! À cause de tes beaux grands pieds !

Malencontreusement, la glace se faisant rare, papa doit se contenter de se tremper les orteils dans une fontaine près du café. Il en souffrira quelques jours, mais heureusement, pas de blessure grave qui aurait compromis notre séjour !

Les jours qu'il nous reste ici sont destinés à l'exploration des autres richesses incontournables de cette fabuleuse cité ! Le *Palais Bahia* est en tête de notre liste pour aujourd'hui. Il est prévu ensuite que nous nous rendions, en taxi, à l'autre bout de la ville, pour visiter le *Jardin Majorelle*.

Le *Palais Bahia* ne plaît pas qu'à papa, qui est un *fan* de l'architecture mauresque. Il nous envoûte aussi, maman et moi. Outre la splendeur et la complexité des détails du bâtiment, je suis attirée par les nombreux jardins verdoyants, luxuriants, rafraîchissants de par leurs nombreuses fontaines. Ils sont plantés d'oliviers, de palmiers, de dattiers, de grenadiers, de pamplemoussiers, de citronniers et bien évidemment d'orangers... Les odeurs flottantes dans ces lieux à ciel ouvert sont divines et nous ouvrent grandement l'appétit !

Au sortir du palais, nous cherchons donc un endroit où nous restaurer et nous reposer avant de poursuivre nos découvertes. Nos prières sont exaucées puisque, quelques minutes plus loin, nous arrivons à une grande place autour de laquelle plusieurs restaurateurs sont installés et nous interpellent. Les odeurs délicieuses nous arrivent de toute part et attirent nos sens en tous sens. Nous nous attablons finalement dans une pizzeria, pour y retrouver un petit goût bien connu chez nous et y boire une limonade fraîche. Je remarque qu'une dame voilée de noir, de la tête aux pieds, est immobile au milieu du parvis. Quand elle remarque que mon attention s'est déposée sur elle, cette dernière traverse aussitôt la place et se dirige droit sur notre table. Le repas vient à peine d'être servi quand cette dernière arrive et nous aborde, sans préambule, découvrant le bras doré qui lui sert de présentoir à bracelets. Maman repousse gentiment les avances de cette femme, véritable étal à bijoux :

— Non merci, Madame.

Mais la dame, dont je ne vois que les yeux, n'a pas dit son dernier mot. Son regard d'émeraude verdoyante brille, alors qu'elle m'offre toujours son bras orné de pierreries, en s'adressant à moi directement :

— Tu veux un bracelet, petite ? Lequel te fait envie ?

Et avant que maman ne puisse s'interposer de nouveau, la dame renchérit :

— Laissez la petite faire son choix, Madame. Ne rien payer. C'est gratuit.

J'adore les bracelets qu'elle bazarde ! Ils sont magnifiques et me font envie. Malgré tout, je baisse les yeux. Je sais que ma mère et mon père m'achèteraient volontiers un bracelet, mais qu'ils détestent la vente sous pression et se faire déranger en plein repas. D'ailleurs, maman finit par repousser la dame de nouveau. Celle-ci s'éloigne finalement, tristement. Elle reprend sa place au milieu du parvis, comme une ombre immobile et sombre, flottant dans une mer de couleurs et de mouvements. Je fais remarquer à maman que personne ne fait attention à la dame, la contournant, comme si elle n'était qu'un vulgaire obstacle entravant leur chemin... Maman comprend mon point de vue ; c'est pour cela qu'elle me tend une pièce en me souriant.





Lorsque nous quittons la terrasse du restaurant, je vais retrouver la dame en noir pour faire briller cette pièce de monnaie dans le creux de sa main et lui offrir mon sourire. La vendeuse itinérante sort alors, de la manche évasée de sa tunique, un merveilleux bracelet rose et me l'offre. Je lui dis : « Non, merci », sachant que la pièce ne couvre pas la valeur du bijou, mais elle insiste pour m'en faire cadeau. Je m'approche plus près d'elle pour lui faire un câlin. La dame ne bouge pas, visiblement surprise de recevoir cette tendresse d'une inconnue. Émue, de ses yeux, aux nuances verdoyantes de palmeraies, s'échappent de grosses larmes. J'imagine, en les regardant déborder ainsi, qu'ils sont comme des oasis dans son univers de sécheresse, des étangs rafraîchissants au beau milieu de son désert quotidien. Je suis si fière d'avoir été bienveillante avec elle ! Et j'ai l'impression d'apprendre quelque chose de beau à mes parents. Je m'en félicite intérieurement.





Un trajet de taxi plus loin, et nous voilà en face du guichet nous donnant accès au fameux *Jardin Majorelle*. Billets en mains, nous sommes prêts à pénétrer dans l'enceinte du domaine, dont nous ne pouvons apercevoir d'ici que la cime majestueuse de ses arbres, ceux-ci dépassant les murets qui les ceignent. Nous quittons donc le vacarme incessant de la rue et entrons dans ce lieu enchanteur, empreint d'un silence, qui n'est entrecoupé que par le chant mélodieux d'oiseaux aux plumages multicolores. La féerie opère instantanément ! Un labyrinthe d'étroites allées nous entraîne à travers une variété d'arbres et de plantes exotiques riches de nuances. Au loin, j'aperçois la fameuse demeure, dont la façade est badigeonnée d'un bleu fantaisiste, profond et tonique. Ornée par touches verdoyantes et habillée de tentures d'un jaune acidulé, que la brise s'amuse à faire valser, la *Villa Majorelle* se dresse fièrement, telle une femme ensorcelante sur son podium, apparaissant enveloppée d'une *dress* flottante, tunique diaprée de soleil. Nous sommes éblouis par tant d'opulence et demeurons un instant immobiles à admirer la maison du peintre, qui a également été la propriété d'Yves St-Laurent. Nous avançons vers ce pavillon mauresque, de style Art déco, se dévoilant dans son impressionnante cape de verdure – brodée, au fil du temps, par le renommé couturier –, juxtaposant ainsi luxe et luxuriance. En effet, cette vision presque surnaturelle s'accompagne encore et toujours d'un défilé de plantes grasses, dont la texture cireuse réfléchit le soleil, sublimant chaque rayon en fines paillettes scintillantes. Les fleurs, également impressionnantes, semblent avoir été peintes par Jacques Majorelle lui-même, tant elles sont gorgées de vifs coloris. Beaucoup de bambous,



de cactus, d'aloès... Certains de ces spécimens poussent dans de gigantesques pots de couleur jaune citron ou terracotta. Une fontaine bleue trône en avant-plan de la villa, entourée d'étangs aux nénuphars. Papa décrit l'endroit comme un véritable sanctuaire, un petit paradis sur terre, un espace de méditation. Oui, il a raison, je ressens aussi une grande quiétude en ces lieux. Maman m'explique que le bleu Majorelle, qui est une tonalité de bleu connu à travers le monde, tient son appellation de cette demeure-là. Quand nous quittons l'endroit, à contrecœur, je me console en me disant que partout où je trouverai ce bleu Majorelle, je pourrai à nouveau m'évader en pensée dans ce havre de paix et de beauté.



Le jour suivant nous surprend devant la célèbre *Koutoubia*, que nous prenons le temps d'admirer longuement, tout en nous baladant paisiblement dans les jardins parfumés qui ceignent à merveille sa divine silhouette. Nous reprenons ensuite notre route à pieds et arrivons au *Jardin de la Ménara*, qui est une vaste oliveraie antique avec un immense bassin d'eau en son centre. Notre promenade au cœur de ce jardin est tellement agréable ! J'en profite pour me blottir contre mes parents, qui paraissent sereins et plus amoureux que jamais.

Nous nous étendons au bord du grand bassin, dans lequel dansent les nuances du ciel, des arbres et même celles des tenues aériennes qui s'enroulent aux femmes présentes dans cette image onirique. Flottant au milieu des eaux, sur un nuage, un merveilleux pavillon s'élève face à nous et nous éblouit. On se croirait immergé dans une toile vivante de grand maître. Les montagnes de l'Atlas m'impressionnent également, se profilant au loin, grandioses. Leurs sommets enneigés semblent vouloir toucher le ciel afin d'y délayer leurs tonalités. Nos pas tranquilles nous rapprochent ensuite de l'élégant pavillon carré, que nous admirions plus tôt. J'adore sa toiture pyramidale tapissée de tuiles couleur jade. En embrassant maman, papa lui glisse doucement à l'oreille que c'est dans cet ancien palais que les sultans retrouvaient leurs rendez-vous amoureux, à l'abri des regards indiscrets et des rumeurs de la ville de Marrakech.

Après ce moment de quiétude, nous entrons dans la frénésie d'un centre d'achat marocain ultra climatisé et ultra contemporain. Dans le *Menara Mall*, un étage en marbre blanc propose des produits haut de gamme et hors de prix, tandis qu'un autre offre des marchandises comme on en retrouve chez nous et aux prix similaires. Maman suggère un arrêt dans un magasin de jouets et m'achète de la pâte à modeler, des poupées de bois et une bouée en forme de beignet pour une soirée au bord de la piscine. Je suis heureuse ! L'étage du centre commercial que je préfère est celui que nous visitons par la suite et qui propose des produits traditionnels. Il se présente comme une suite de kiosques alignés, imitant le souk. Papa fait provision de cendriers, maman de chandelles. Par contre, dans ce marché, tous les prix sont affichés et on ne négocie pas.

La journée est vraiment parfaite, jusqu'ici. Je dis « jusqu'ici » parce que, depuis notre sortie du centre commercial, nous sommes suivis par une horde de jeunes adolescents nous collant aux



semelles. Ces derniers tentent apparemment de nous vendre des paquets de mouchoirs, à moins que ce soit un prétexte pour autre chose. Leur insistance, proche du harcèlement, va faire perdre le sang froid de papa, qui n'a pas de monnaie sur lui et surtout, qui n'a pas fumé depuis un moment. Nous tentons de les semer, en nous arrêtant dans un petit café qui sert des jus frais, mais ils restent plantés à l'entrée de l'établissement, attendant que nous finissions nos consommations... Finalement, papa décide d'aller fumer près d'eux, pensant que l'odeur les fera fuir. Mais non ! Au lieu de cela, un jeune ouvre un paquet de mouchoirs et commence à les sortir un à un pour les faire voler autour de papa. Maman et moi, qui observons de loin la scène, avons le fou rire. Un grognement inhabituel jaillit de papa, alors qu'il revient vers nous. Rien à faire, les adolescents, que l'intervention de papa n'a pas découragé, refusent de partir. Nous sommes encore loin de nous douter qu'ils vont même nous suivre jusqu'au *Riad Carina*, où l'hôtesse leur glissera gentiment une pièce dans la main, afin de les faire disparaître.

Ce soir, l'ambiance est relaxante, à cent lieues de notre dernière péripétie. Dans la toute petite piscine, sur la terrasse du riad, se baignent les deux magnifiques géantes du Groenland. Souriantes, pétillantes de vie et si chaleureuses, elles nous invitent à venir les rejoindre. Comme deux ours polaires dans une flaque d'eau, elles s'amusent follement ! Elles rient si fort qu'elles font déborder l'eau de la piscine, petit à petit... Maman et papa refusent l'offre, ayant envie de calme. Quant à moi, je me glisse joyeusement entre elles, armée de mon beignet flottant. Avec ces dames, je passe un bon moment à rire et à chanter. Comme je ne me débrouille pas si mal en anglais et que je connais la plupart des classiques musicaux – à cause de mes parents qui adorent la musique –, j'entame avec elles la fameuse chanson de Vanilla Ice : “ *Yo, VIP, let's kick it. Ice, ice baby. Ice, ice baby. Alright stop, collaborate and listen...* ”. Quelle coïncidence : une chanson où se succède le mot « glace » et la scène polaire imaginée plus tôt ! Je ris à m'époumoner ! Quel moment d'euphorie divin !

La dernière journée nous retrace dans un ultime périple, à la recherche des saveurs et des couleurs encore inexplorées de la table marrakechienne. Ainsi, nous apparaissions sur la toiture du célèbre *Café des épices*, d'où nous avons une époustouflante vue plongeante sur l'animation de la traditionnelle place commerçante. Ce nouveau point de vue sur les environs me fascine. Appuyée contre le doux muret en *tadelakt* rouge de la terrasse, j'ai l'impression d'être privilégiée en étant secrètement spectatrice de la scène qui se déroule en contrebas. Entre l'agitation colorée qui se dessine au sol et la tranquillité planante du ciel blanc, j'ai la sensation de flotter sur un nuage, d'être en parfait équilibre avec le monde qui m'entoure. Un petit tour sur moi-même me permet d'apprécier la décoration bohème du café, qui est vraiment superbe ! Partout reposent



des tables en bois brut, accompagnées de chaises et tabourets en paille tressée. Quelques lanternes en suspension, faites de seaux de hammam, égayent l'endroit. Le mélange épicé des couleurs est en harmonie avec l'appellation des lieux : du rouge, de l'orangé, du jaune, du corail, du rose, du marron... Ces tonalités s'impriment joyeusement sur les coussins du mobilier et sur les tapis qui recouvrent le sol ou se suspendent là où ils le peuvent, comme de festives guirlandes de laine. Même les plats que nous nous apprêtons à déguster, sont festonnés par ces teintes chaleureuses. Mon choix s'est arrêté sur un cocktail ananas, lait de coco, vanille et cannelle, ainsi que sur une délicieuse crêpe marocaine. Mes parents semblent heureux de partager une omelette à l'agneau séché. Nous couronnons le tout avec quelques *Cornes de gazelle* et la chaleur d'un thé épicé. Charmante expérience, suivie d'une longue promenade à travers la cité, pour nous permettre de bien digérer et retrouver tranquillement l'appétit pour le dernier repas du jour. Celui-ci, tout aussi copieux et élaboré, nous sera servi sur la terrasse de notre riad.



Tout est si calme, au soleil déclinant... Et l'air, d'une douceur infinie, semble diffuser des effluves de miel et de roses. Les autres clients ont déserté l'hôtel pour aller s'attabler dans les restaurants environnants. Même les serveurs se font discrets. Seuls les claquements de bec des cigognes accompagnent tantôt le silence, tantôt la prière. Quel bel adieu ! J'aime à penser qu'elles nous parlent en craquetant ainsi. Notre hôtel, étant construit contre l'un des hauts remparts historiques de la ville, est le lieu de prédilection pour que ces oiseaux y nichent leurs impressionnants nids de branchages entremêlés. Pas étonnant qu'ils soient partout autour de nous, faisant la ronde dans le ciel versicolore, parés de leurs majestueuses ailes déployées, féériques cerfs-volants blancs à franges noires...

La cigogne est un oiseau mythique, qui symbolise la paix, m'apprend papa... Et c'est avec ce sentiment merveilleux dans l'âme, que nous quitterons demain matin la cité rose pour retrouver les tonalités blanches et bleues d'Essaouira... Je suis triste, mais comme je suis heureuse !







Chapitre second

Oh ! Roses d'Essaouira



otre périple à Essaouira commence au fond d'une fourgonnette bringuebalante, qui zigzague follement sur la route, en compagnie de son chauffard peu loquace, aux yeux rougis par la fatigue des longs trajets. Silence absolu et musique arabe trop forte se succèdent curieusement, rendant l'ambiance peu rassurante. Nous réussissons tout de même à faire taire nos appréhensions, jusqu'à ce que notre véhicule quitte soudainement la route de campagne goudronnée pour s'enfoncer dans les champs. Un étroit chemin de terre battue fait chanter ses cailloux sous nos roues. En effet, le sol est si rocailleux, que je me demande comment il serait possible de ne pas faire une crevasion ! Maman se questionne sur les environs et soulève le doute en moi. Cette allée de fortune cahoteuse, d'où l'on peut apercevoir au loin quelques bourricots et de maigres chèvres, mène-t-elle vraiment à notre villa de prestige ? Cela me paraît improbable ! Mais alors, où allons-nous donc ? L'incertitude grandit, alors que la camionnette s'engage dans un chemin encore plus étroit, bordé par de hauts murets de pierres blondes, se resserrant un peu plus sur notre véhicule à mesure qu'il avance. À voir les points d'interrogation se dessiner simultanément sur le visage de mes parents, j'ai l'impression qu'ils ressentent la même chose que moi. Ils ont l'étrange sentiment d'être piégés ! En effet, nous sommes à présent emmurés ; il nous serait impossible de quitter le véhicule par une porte ou une fenêtre, impossible de faire demi-tour ou d'entrevoir ce qui nous attend ! Ce labyrinthe de pierres, dans lequel nous évoluons excessivement lentement, me semble interminable et sans issue...

Et voilà que la voiture se retrouve forcée de s'immobiliser, se heurtant à un immense mur de fer rouillé. Le chauffeur en profite pour passer un coup de fil. Nous essayons de déchiffrer la conversation, qui se ponctue par une étonnante lamentation, mais n'y arrivons pas. Le chauffeur passe alors l'appareil à maman qui, de toute évidence, s'entretient avec Anouk, la propriétaire de la villa que nous avons trouvée en faisant des recherches sur internet. Elles parlent ensemble un moment. Malgré le ton joyeux, que semble prendre la conversation, il semble y avoir un petit malentendu, car maman lui dit : « Anouk, s'il vous plaît, les chiens de garde ne seront pas nécessaires. Ils me font trop peur ! Je croyais vous l'avoir mentionné ? Pourriez-vous les envoyer quelque part pendant notre séjour ? » Je me souviens que maman m'avait montré des images de la villa en question et que sur celles-ci, on pouvait voir ces deux chiens colossaux postés fièrement et dangereusement au bord de l'entrée. Heureusement pour nous – car j'ai peur des gros toutous moi aussi –, Anouk propose qu'un employé les emmène tout de suite chez un lointain voisin. Quand maman raccroche, j'apprends qu'Anouk ne pourra pas être présente pour notre arrivée, qu'elle passera seulement dans quelques jours... Ce sera son employé de maison, Oussama, qui prendra soin de nous. Maman s'interroge alors à voix haute :



— Je ne comprends pas qu'Anouk ne soit pas là pour nous accueillir ! Je suis déçue. Je me demande bien ce qui peut la retenir ?

Il est vrai qu'Anouk et maman ont passé un an à s'écrire dans l'attente de cette rencontre. Elles avaient, au dire de maman, plusieurs points en commun.

— J'ai une drôle d'impression, renchérit maman, en portant un regard circulaire autour de la voiture immobile et de notre chauffeur qui fait maintenant la sieste.

Cet énorme portail de tôle, qui rappelle les prisons les plus sinistres, ne me rassure pas non plus, tout comme le fait que la propriétaire ne soit pas du rendez-vous. Est-ce que cette villa de rêve existe vraiment ?

Et juste au moment où ce discours ouvre de sombres fissures dans notre imaginaire, nous sursautons au son grinçant du portail, s'ouvrant sur un vaste domaine, encadré par une forêt de pins et d'arganiers. Un homme vêtu de blanc – sans doute Oussama – prie le chauffeur d'avancer dans l'allée, d'un geste élégant. Celle-ci est merveilleuse, bordée d'arbustes taillés et de fleurs gorgées de couleurs. Du chemin, j'aperçois d'abord l'une des terrasses de la villa, meublée de vastes lits de soleil croulant sous les coussins et trônant devant la piscine intérieure. Avec sa forêt avoisinante, ce domaine verdoyant ceinturé par les chemins de pierres, est comme un grandiose riad, un impressionnant jardin en pleine région d'aridité... Et nous apercevons ensuite l'incroyable devanture en pierres de la villa, qui se trouve à l'arrière. Un véritable château français, mais aux accents mauresques ! Tout est d'une beauté et d'une pureté ; chaque détail semble avoir été pensé. Fleurs et végétations luxuriantes, architecture enchantresse mariant les tonalités de crème et de beige, fontaine marocaine débordante de roses et lignée d'accueil de gens souriants, courtois et chaleureux, me libèrent de ce que j'ai cru être mon passage dans l'au-delà ! En fait, c'est peut-être précisément où je me trouve quand j'y pense : le Paradis !



Un employé de la maison, du nom de Mohamed, s'occupe de nos bagages, alors qu'Oussama nous guide à travers la demeure, nous en révélant chaque secret (ou presque). Courir sur le toit gigantesque de la villa, à paliers multiples, est d'un tel plaisir ! La vue que l'on a de là-haut est éblouissante ! C'est aussi l'avis de papa, qui s'empresse de saisir son appareil photo pour prendre quelques clichés du paysage et surtout de maman qui pose, avec autant de grâce que de témérité, à la lisière de la toiture. En redescendant, Oussama nous

donne accès à nos appartements. En poussant le loquet doré d'une porte de bois merveilleusement ouvragée, un long corridor sombre nous apparaît, faiblement éclairé par de scintillantes lanternes. Ce dernier nous conduit à la lumineuse pièce centrale, qui nous laisse sans voix. La chambre est immense et trône sous un impressionnant plafond en forme de dôme, fait de branchage que l'on a



délicatement entrelacé. Une imposante lampe marocaine, tissée de fines dentelles de soie, est suspendue en son centre, tel un pendule divinatoire, et son balancement nous hypnotise un moment. Un parfum de roses, de bois et d'ambre, ensorcelle mes narines; c'est l'odeur du luxe et de la joie, à son état pur ! Je plonge dans le lit et me sens aussitôt fondre dans ses oreillers duveteux, alors que mes parents poursuivent avec enchantement la visite des lieux. Je découvrirai plus tard qu'une terrasse privée, baignée de soleil, nous donne la possibilité de nous doucher librement sous le ciel, tandis qu'une spacieuse salle de bain avec baignoire sur pieds, robinetterie en or massif et miroir en nacre – lequel est aussi admirable que démesuré –, nous offre une expérience du bain en toute intimité. Nous sommes sans mot ! Personnellement, je n'ai jamais logé dans une résidence aussi sophistiquée. C'est vrai... Ici, tout est fastueux et de bon goût, sans être voyant, ni pompeux : les tapis moelleux sur lesquels mes pieds nus s'enfoncent en douceur, l'ameublement de velours fait sur mesure pour épouser parfaitement les courbes de la maison, les couverts en or qui luisent comme des miroirs ensoleillés, les roses blanches qui forment partout des bouquets ravissants et parfument l'air en permanence... La magnifique fontaine en zellige, débordante de roses entières, est aussi symbole de luxe et elle est, de loin, l'élément que je préfère dans le domaine. Au centre de tout, elle inspire la paix, la pureté, le ressourcement et son roucoulement constant est divin... C'est pourquoi je donne libre cours à mes envies en m'assoiant dans son bassin d'eau fraîche, tout habillée, et que je laisse mon corps flotter avec ses pétales colorés... Je suis si bien ! Décidément, nous avons beaucoup trop d'imagination dans notre famille, me dis-je intérieurement, repensant à nos peurs non fondées, ne sachant pas encore qu'il ne s'agit pas d'imagination trop fertile, mais peut-être d'une intuition...

Les jours suivants s'écoulent pourtant en douceur, nous laissant flotter sur les eaux ensoleillées de la piscine intérieure, puis sur celles du bassin extérieur, qui se découpe à merveille dans le verdoisement de la cour gazonnée. Les eaux parfumées de la fontaine aux roses, demeurent celles que j'affectionne le plus. Promenades tranquilles sur le domaine et sur ses toits en étages. Suite de repas délicieux et d'en-cas délicats, toujours accompagnés, pour moi, d'une rose blanche. Multiples



siestes et séances de bronzage, avec maman. Aujourd'hui, nous avons d'ailleurs la chance de voir apparaître une vingtaine de chevaux sauvages sur le terrain, tout près de la terrasse où nous prenons notre bain de soleil quotidien. La scène est spectaculaire ! Alors que les bêtes broutent l'herbe paisiblement, le soleil fait chatoyer leurs robes soyeuses, dont les couleurs vont du blanc au noir, en passant par toute la gamme des beiges, des gris et des marrons... C'est également un plaisir pour papa de les admirer et de les immortaliser en photo. Ce moment auprès des chevaux est très spécial, comme tous les autres vécus à la *Villa Anouk*. J'aime également beaucoup les instants que je passe en cuisine auprès de mes amies cuisinières et d'Oussama. Au matin, ce dernier a pris l'habitude de m'ouvrir les portes du grand réfrigérateur et de m'offrir le privilège de choisir les pâtisseries que nous allons déguster le soir venu. On dirait un éventaire de bijoux, chacun d'eux luisant dans son écrin de papier dentelé, paré de glaçage aux couleurs de pierres précieuses. Les cuisinières, quant à elles, travaillent sans relâche, en chantonnant. Je les observe souvent faire valser leurs louches de bois dans leurs chaudrons de cuivre. J'adore les imiter, brassant la soupe et chantant avec elles...



Bref, notre séjour est paradisiaque et se déroule à merveille jusqu'ici, mis à part le petit incident de la veille, qui nous a fait plus de peur que de mal. Alors que nous prenions le repas du soir dans la salle à manger d'été, admirant le feu qu'Oussama nous avait allumé dans la belle cheminée de pierres blondes, un scorpion est apparu au-dessus de moi. Je n'avais rien vu venir, mais ce sont les hurlements de maman qui m'ont fait me lever d'un bond. Je l'ai alors aperçu, descendant sournoisement le mur sur lequel j'étais appuyée une seconde plus tôt, me regardant de ses deux paires d'yeux, armés de ses pinces réputées pour maintenir une proie avant de la découper. La vue de sa queue dressée à la verticale, dont la pointe serait apparemment chargée de venin, me fit crier à mon tour. Oussama arriva sur-le-champ, se déchaussa un pied et frappa l'indésirable de sa pantoufle de cuir. Heureusement, ce

matin, avant même notre réveil, une équipe était passée pour inspecter les lieux et avait mis un terme à cet épisode isolé, le seul venu bouleverser la sérénité des lieux.

Depuis le début de notre séjour ici, les employés de la villa sont vraiment aux petits soins avec nous, et nous nous sentons en sécurité auprès d'eux. Rien, mais absolument rien, ne peut laisser présager ce qu'il va pourtant nous arriver...





En pleine nuit, un jet lumineux surgit du corridor de notre chambre et se pose directement sur mes paupières, les forçant à s'ouvrir. Vaguement, j'aperçois une silhouette s'avancer vers nous, vêtue d'une vaporeuse tunique blanche. Je m'assoie aussitôt dans le lit, le cœur battant la chamade, me demandant si je rêve ou s'il y a bien quelqu'un dans nos appartements. Un cri aigu s'échappe de ma bouche, alors que la silhouette fait un pas de plus dans notre direction, venant rompre le sommeil de mes parents, qui bondissent hors du lit. Apercevant eux aussi la silhouette mystérieuse, au moment où celle-ci disparaît dans l'arcade de la porte – en ne laissant entrevoir qu'une traînée de tissu flottant –, ma mère et mon père se mettent d'accord d'un seul coup d'œil. Maman, apeurée, lance à mon père : « Soit très prudent, mon amour ! » Cette scène ne dure que quelques secondes, mais elle est assez longue et intense pour que mon père ait le temps et le réflexe d'attraper le pot à fleurs, qui repose sur la table de chevet, avant de s'enfoncer dans le corridor sombre, à la poursuite de l'intrus. La porte au bout du couloir, qui sépare nos appartements du reste de la villa, s'est refermée. Papa tourne prudemment la poignée, réalisant qu'il avait omis de la verrouiller. Et il s'éclipse sans bruit dans l'immense demeure, armé de son courage et de son pot à fleurs.



Tremblantes de peur, ma mère et moi demeurons blotties l'une contre l'autre, portant attention aux soudains aboiements de chiens qui résonnent étrangement dans la forêt environnante... Ceux-ci me glacent le sang ; j'ai l'impression de vivre une scène de film d'horreur ! Maman dit que l'individu doit s'être enfui dans la forêt et que nous n'avons certainement plus rien à craindre. Son discours est loin de me rassurer, car, même si cet homme est parti, il pourrait revenir plus tard ou la nuit prochaine. Qui était-il ? Un voleur ? Et que voulait-il ? Maman croit qu'il aurait pu avoir été prévenu que les chiens de garde n'y étaient plus, rendant la riche villa et ses mille et un trésors, libres d'accès... Mais je sens qu'il y a autre chose qui la tracasse, qu'elle n'est pas convaincue ni rassurée de ses propres hypothèses. Visiblement stressée, elle regarde sans arrêt la terrasse sans toit de notre chambre, sûrement effrayée à l'idée d'y voir surgir l'homme mystérieux. D'ailleurs, elle se lève pour aller mettre le loquet sur la porte menant à cette fameuse terrasse, puis fait quelques pas en direction du corridor qui nous sépare de papa et peut-être de l'homme menaçant. Maman verse soudainement une larme en fixant la banquette incrustée dans la pierre de ce corridor ; celle-ci me servait de lit les nuits précédentes. Elle revient vers moi et me serre très fort dans ses bras, les mouillants de deux larmes. Se dit-elle que, par miracle, ce lit était inoccupé



ce soir ? Je n'ai que sept ans, mais je pense savoir ce qui fait réagir maman en ce moment. Je sais qu'elle pense que le voleur était peut-être venu pour me voler, moi ! Heureusement, cette nuit, pour une raison que j'ignore, maman et papa avaient envie que l'on dorme au même lit, comme lorsque j'étais toute petite.

Papa revient, en nous disant qu'il n'a rien trouvé, et lance à la blague :

— Et si c'était tout simplement Oussama qui serait venu t'espionner pendant ton sommeil, Geneviève ? Il croyait peut-être que tu dormais nue...

— Tu ris, François, mais j'y ai pensé moi aussi ! Demain matin, au petit-déjeuner, je vais lui en parler et on verra sa réaction.



Les paroles de mon père ne me surprennent pas, moi non plus. Il est vrai que maman en a fait fondre des cœurs dans sa vie ! Et à voir Oussama prendre autant de plaisir à lui parsemer son bain de pétales de roses, j'en déduis que c'est une possibilité. Du moins, ça serait certainement l'hypothèse la plus rassurante pour nous. Mais alors, pourquoi les chiens des voisins auraient-ils aboyé aussi fort en pleine nuit et sans raison ? Et pourquoi personne de la maison n'a été alerté par ce vacarme ? Je peux encore comprendre pour les femmes de chambre et les cuisinières, qui dorment dans une dépendance plus loin sur le domaine... Mais Oussama est censé garder un œil ouvert en tout temps, pour garantir la sécurité des clients.

Le lendemain matin, dans la salle à manger d'été, nous attend une table merveilleusement dressée.

Le soleil s'étale sur la nappe immaculée, surmontée de deux bouquets de roses blanches, d'un immense plateau d'oranges, ainsi que des traditionnelles petites coupelles, luisantes de miel, d'olives noires, de confiture à l'abricot et de tartinade aux prunes. L'odeur des roses et celle du café frais remplissent délicieusement l'air. Oussama arrive, un bras derrière le dos, et se penche en avant pour nous accueillir dignement.





— Bon matin, Oussama ! lance maman sur un ton qu'elle veut léger.

— Bon matin, Madame, lui répond-il, en baissant les yeux légèrement, de toute évidence gêné. Bon matin, petite ! Tu as bien dormi ? me demande-t-il de sa gentillesse habituelle.

— Oussama, il nous est arrivé un truc vraiment dingue, cette nuit ! lui dis-je.

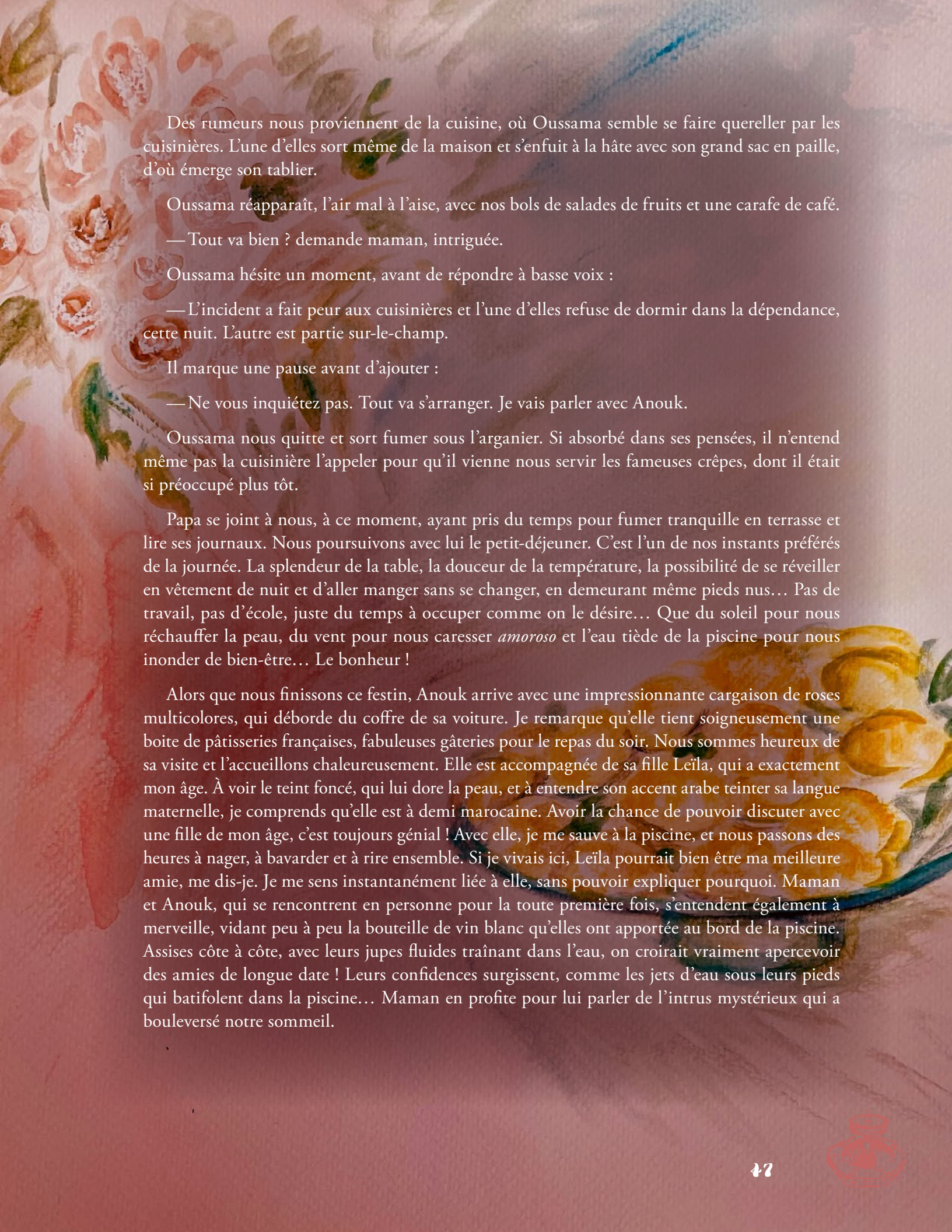
— Ah bon ?

Maman poursuit :

— Figure-toi, Oussama, qu'un homme a pénétré dans nos appartements, en pleine nuit. Il devait être environ minuit. Mathilde l'a vu en premier. Elle a le sommeil léger. Mais nous avons aussi eu le temps de l'apercevoir brièvement.

Oussama affiche un air ébahi. Son expression demeure ainsi figée quelques secondes. Puis, ne trouvant rien à dire, il nous quitte à la hâte, prétextant que les crêpes vont brûler.





Des rumeurs nous proviennent de la cuisine, où Oussama semble se faire quereller par les cuisinières. L'une d'elles sort même de la maison et s'enfuit à la hâte avec son grand sac en paille, d'où émerge son tablier.

Oussama réapparaît, l'air mal à l'aise, avec nos bols de salades de fruits et une carafe de café.

— Tout va bien ? demande maman, intriguée.

Oussama hésite un moment, avant de répondre à basse voix :

— L'incident a fait peur aux cuisinières et l'une d'elles refuse de dormir dans la dépendance, cette nuit. L'autre est partie sur-le-champ.

Il marque une pause avant d'ajouter :

— Ne vous inquiétez pas. Tout va s'arranger. Je vais parler avec Anouk.

Oussama nous quitte et sort fumer sous l'arganier. Si absorbé dans ses pensées, il n'entend même pas la cuisinière l'appeler pour qu'il vienne nous servir les fameuses crêpes, dont il était si préoccupé plus tôt.

Papa se joint à nous, à ce moment, ayant pris du temps pour fumer tranquille en terrasse et lire ses journaux. Nous poursuivons avec lui le petit-déjeuner. C'est l'un de nos instants préférés de la journée. La splendeur de la table, la douceur de la température, la possibilité de se réveiller en vêtement de nuit et d'aller manger sans se changer, en demeurant même pieds nus... Pas de travail, pas d'école, juste du temps à occuper comme on le désire... Que du soleil pour nous réchauffer la peau, du vent pour nous caresser *amoroso* et l'eau tiède de la piscine pour nous inonder de bien-être... Le bonheur !

Alors que nous finissons ce festin, Anouk arrive avec une impressionnante cargaison de roses multicolores, qui déborde du coffre de sa voiture. Je remarque qu'elle tient soigneusement une boîte de pâtisseries françaises, fabuleuses gâteries pour le repas du soir. Nous sommes heureux de sa visite et l'accueillons chaleureusement. Elle est accompagnée de sa fille Leïla, qui a exactement mon âge. À voir le teint foncé, qui lui dore la peau, et à entendre son accent arabe teinter sa langue maternelle, je comprends qu'elle est à demi marocaine. Avoir la chance de pouvoir discuter avec une fille de mon âge, c'est toujours génial ! Avec elle, je me sauve à la piscine, et nous passons des heures à nager, à bavarder et à rire ensemble. Si je vivais ici, Leïla pourrait bien être ma meilleure amie, me dis-je. Je me sens instantanément liée à elle, sans pouvoir expliquer pourquoi. Maman et Anouk, qui se rencontrent en personne pour la toute première fois, s'entendent également à merveille, vidant peu à peu la bouteille de vin blanc qu'elles ont apportée au bord de la piscine. Assises côte à côte, avec leurs jupes fluides traînant dans l'eau, on croirait vraiment apercevoir des amies de longue date ! Leurs confidences surgissent, comme les jets d'eau sous leurs pieds qui batifolent dans la piscine... Maman en profite pour lui parler de l'intrus mystérieux qui a bouleversé notre sommeil.





Anouk, qui était légère et joyeuse jusqu'ici, se rembrunit d'un coup. Elle demande à maman des précisions sur l'incident et l'heure exacte où il s'est produit. Puis elle s'excuse, allant de ce pas retrouver Oussama, qui fume dans le jardin. Une fenêtre entrouverte permet à ma famille d'entendre la conversation, et maman confie à mon père qu'elle se sent mal à l'aise, car elle a peur qu'Oussama soit renvoyé. En effet, Anouk l'avertit qu'il est strictement interdit d'entrer dans les appartements privés de la clientèle. Oussama, la tête basse, affirme qu'il ne s'agissait pas de lui.

— Qui cela peut-il bien être, si ce n'est pas toi ? À minuit, c'est ta tournée, non ? Tu fermes les lumières, verrouilles toutes les entrées ? Tout concorde ! lâche Anouk durement, de toute évidence énervée par la situation et terriblement déçue par son homme de confiance.

La cuisinière les rejoint alors, et il s'en suit une conversation à demi-voix, que je n'arrive pas à saisir, mais à la suite de laquelle, Anouk affiche un regard effrayé. Peut-être qu'elle vient d'être informée que l'un de ses employés est parti et qu'elle a peur de manquer de personnel pour tenir la maison...

Quand elle revient à la piscine, l'air soucieux, elle dit simplement qu'elle va devoir faire revenir les chiens pour garder la maison... Heureusement, après une deuxième bouteille – partagée cette fois avec mon père –, elle retrouve toute sa légèreté et son sens de l'humour. L'histoire est oubliée. Du moins, pour le moment.



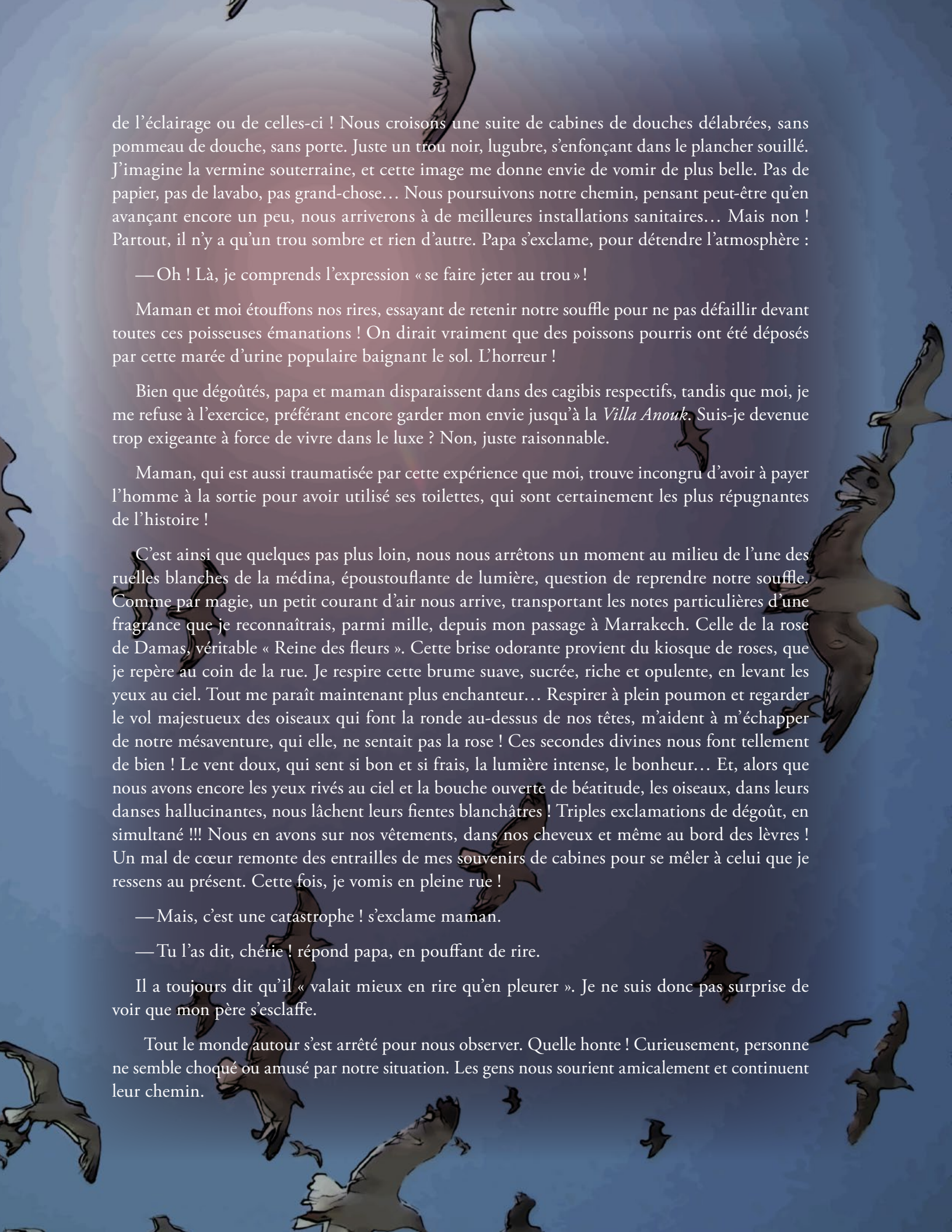
Le lendemain après-midi, dans le but de nous éventer les idées, nous allons explorer hors du domaine, nous rendant en ville. C'est ainsi que nous entrons dans la médina d'Essaouira, d'une blancheur éclatante. Je remarque tout de suite que celle-ci est beaucoup moins vaste et labyrinthique que celle de Marrakech. Loin de me décevoir, cela m'enchant, car ses allées se font plus larges, plus aérées, plus ensoleillées. Une fraîcheur inespérée se propage dans l'espace, grâce à la proximité de la mer... Partout, les gens circulent lentement, librement, comme si le rythme de la mer s'imprimait sur celui de ses habitants. Nous détaillons les marchandises et les jolis petits cafés alignés cette fois sans encombrement. La tranquillité des marchands, qui font à peine attention à nous, nous surprend. Tout comme les badauds que nous croisons, nous flânon sans empressement... Quelle agréable ballade ! Tout ici, est empreint de douceur...



Cependant, au bout d'un moment, je signifie à mes parents mon besoin de trouver les toilettes. Cet endroit s'avère plus compliqué à dégoter que prévu. Dans chaque commerce où nous entrons, il se trouve que les toilettes sont apparemment hors d'usage. Papa demande de l'aide à un passant, mais celui-ci continue son chemin sans s'arrêter. Par chance, nous rencontrons notre chauffeur de taxi, qui se fait un plaisir de nous guider vers les toilettes publiques de la médina. Nous sommes ravis, temporairement...

À la suite de mes parents, j'entre enfin dans ces cabines publiques, véritable décor de film d'épouvante ! Dans le vestibule, flotte une odeur nauséabonde de putréfaction, qui me frappe si fort, qu'elle me soulève le cœur instantanément ! Un homme nous désigne nonchalamment un corridor où nous diriger. Les néons, qui éclairent l'endroit humide et brumeux dans lequel nous nous engouffrons à pas comptés, se ferment et s'ouvrent par intermittence, émettant un étrange bruit électrique. Et puis, il y a tellement de mouches qui viennent s'agglutiner sur le sol, sur les murs et même à notre peau, qu'il me semble impossible de savoir si ce grésillement provient



The background of the page is a light blue sky filled with numerous black silhouettes of birds in flight, scattered across the entire area. The birds are depicted in various stages of flight, some with wings spread wide, others in a more tucked position. The overall effect is a sense of movement and natural beauty.

de l'éclairage ou de celles-ci ! Nous croisons une suite de cabines de douches délabrées, sans pommeau de douche, sans porte. Juste un trou noir, lugubre, s'enfonçant dans le plancher souillé. J'imagine la vermine souterraine, et cette image me donne envie de vomir de plus belle. Pas de papier, pas de lavabo, pas grand-chose... Nous poursuivons notre chemin, pensant peut-être qu'en avançant encore un peu, nous arriverons à de meilleures installations sanitaires... Mais non ! Partout, il n'y a qu'un trou sombre et rien d'autre. Papa s'exclame, pour détendre l'atmosphère :

— Oh ! Là, je comprends l'expression « se faire jeter au trou » !

Maman et moi étouffons nos rires, essayant de retenir notre souffle pour ne pas défaillir devant toutes ces poisseuses émanations ! On dirait vraiment que des poissons pourris ont été déposés par cette marée d'urine populaire baignant le sol. L'horreur !

Bien que dégoûtés, papa et maman disparaissent dans des cagibis respectifs, tandis que moi, je me refuse à l'exercice, préférant encore garder mon envie jusqu'à la *Villa Anouk*. Suis-je devenue trop exigeante à force de vivre dans le luxe ? Non, juste raisonnable.

Maman, qui est aussi traumatisée par cette expérience que moi, trouve incongru d'avoir à payer l'homme à la sortie pour avoir utilisé ses toilettes, qui sont certainement les plus répugnantes de l'histoire !

C'est ainsi que quelques pas plus loin, nous nous arrêtons un moment au milieu de l'une des ruelles blanches de la médina, époustouflante de lumière, question de reprendre notre souffle. Comme par magie, un petit courant d'air nous arrive, transportant les notes particulières d'une fragrance que je reconnaîtrai, parmi mille, depuis mon passage à Marrakech. Celle de la rose de Damas, véritable « Reine des fleurs ». Cette brise odorante provient du kiosque de roses, que je repère au coin de la rue. Je respire cette brume suave, sucrée, riche et opulente, en levant les yeux au ciel. Tout me paraît maintenant plus enchanteur... Respirer à plein poumon et regarder le vol majestueux des oiseaux qui font la ronde au-dessus de nos têtes, m'aident à m'échapper de notre mésaventure, qui elle, ne sentait pas la rose ! Ces secondes divines nous font tellement de bien ! Le vent doux, qui sent si bon et si frais, la lumière intense, le bonheur... Et, alors que nous avons encore les yeux rivés au ciel et la bouche ouverte de béatitude, les oiseaux, dans leurs danses hallucinantes, nous lâchent leurs fientes blanchâtres ! Triples exclamations de dégoût, en simultané !!! Nous en avons sur nos vêtements, dans nos cheveux et même au bord des lèvres ! Un mal de cœur remonte des entrailles de mes souvenirs de cabines pour se mêler à celui que je ressens au présent. Cette fois, je vomis en pleine rue !

— Mais, c'est une catastrophe ! s'exclame maman.

— Tu l'as dit, chérie ! répond papa, en pouffant de rire.

Il a toujours dit qu'il « valait mieux en rire qu'en pleurer ». Je ne suis donc pas surprise de voir que mon père s'esclaffe.

Tout le monde autour s'est arrêté pour nous observer. Quelle honte ! Curieusement, personne ne semble choqué ou amusé par notre situation. Les gens nous sourient amicalement et continuent leur chemin.

Entrant dans un café français, qui a miraculeusement des toilettes fonctionnelles à l'étage, nous en profitons pour nous rafraîchir et prendre un petit en-cas bien mérité. La serveuse nous dit que c'est une bénédiction ce qu'il vient de nous arriver avec les oiseaux. Il semble rare, selon ses dires, qu'une famille entière soit bénie de cette façon, au même moment. Nous apprenons alors que les fientes d'oiseaux portent bonheur ! Je me dis, intérieurement, que nous étions parfaitement heureux avant l'incident et qu'ils auraient pu choisir une famille moins épanouie comme cible divine !

Heureusement, la nourriture de ce petit café est également « divine ». Cet agréable moment, partagé dans la plénitude, nous fait tout oublier les aléas précédents. Et c'est le cœur léger que nous nous dirigeons vers la sortie de la médina. Mais juste avant de reprendre notre taxi pour rentrer à la villa, maman nous pointe un homme en blanc qu'elle dit reconnaître. Moi aussi je le reconnais. C'est l'un des employés de la villa, celui qui s'est occupé de nos valises à notre arrivée. Nous croisons son regard et le saluons chaleureusement. Ce dernier ne semble pas nous reconnaître, car il poursuit son chemin en pressant le pas.

—Étrange, dit maman. Il ne doit pas savoir qui nous sommes. Ou alors...

Maman ne termine pas sa phrase, mais la ponctue plutôt d'un regard vers mon père, empreint d'inquiétude.

Je ne comprends pas trop pourquoi maman lance ce regard à mon père. Moi, je me sens tout simplement paisible et excitée pour demain, car nous reviendrons dans cette cité des vents – que l'on surnomme aussi « le Saint-Malo marocain » – pour y revoir Amira et Aïcha, qui seront de passage ici. J'ai tellement hâte à ce moment !



Comme prévu depuis notre rencontre à Marrakech, nos amies nous accueillent devant l'une des entrées de la médina d'Essaouira. À nouveau, c'est le bonheur des retrouvailles ! On aurait envie de rester là, à s'enlacer toute la journée... mais il faut se remuer un peu, si nous voulons pleinement profiter de notre dernière petite escapade ensemble. Aïcha propose d'aller se mettre les pieds à l'eau pour jouir de sa merveilleuse température. Un tour de dromadaire sur la plage est aussi prévu dans la liste de choses à faire que nos amies nous ont concoctée. Cependant, avant d'aller nous baigner, nos amies nous conseillent un détour enchanteur vers les quais portuaires. Avec elles, nous allons donc nous promener en bordure du port pour admirer les pêcheurs, qui font la sieste ou rafistolent tranquillement leurs filets. Le dessin de l'amoncellement de leurs barques bleues, accostées sur la rive, me charme au plus haut



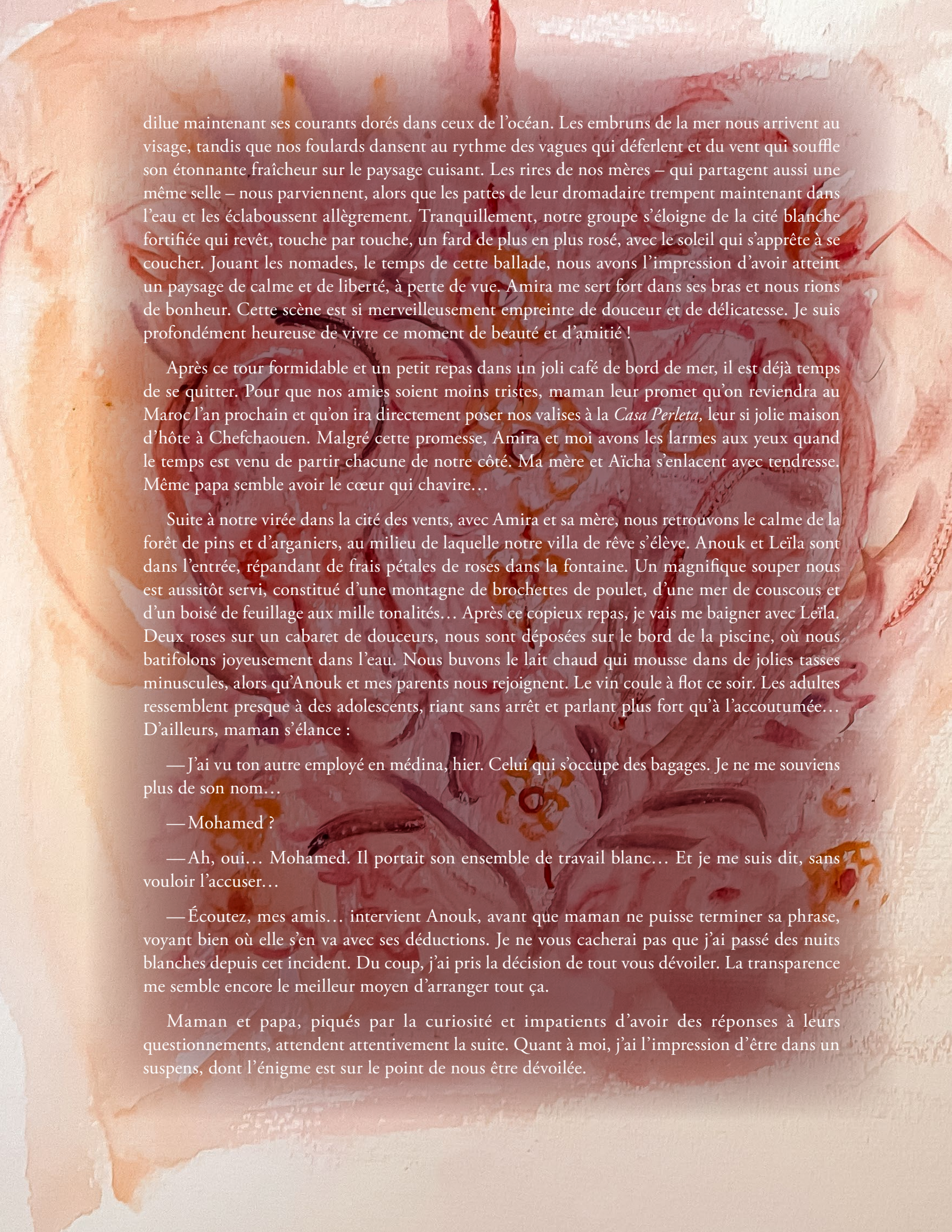
point ! Maman aussi est conquise, de toute évidence, puisqu'elle s'empresse de noter ceci dans le petit carnet qu'elle traîne en permanence : « Tout cet enchevêtrement de barques bleues, comme autant de vagues de bois échouées sur le littoral sablonneux ».

La plage est agréable et fraîche. Et même si j'ai du sable plein les yeux, j'adore ce climat océanique... ses pointes de vent impressionnantes, qui font valser nos cheveux et les foulards blancs des femmes qui marchent gracieusement sur la plage. La journée est si douce, mais elle file trop vite, comme ces planches volantes, qui fusent dans le ciel, tels des cerfs-volants fous. Nous pourrions rejoindre ces adeptes de *kitesurf* – comme papa s'appête à le faire –, mais notre petit clan féminin opte plutôt pour une activité pittoresque : une promenade en dromadaire ! Ainsi, nous nous recouvrons la tête d'une écharpe traditionnelle, tout en observant ces drôles d'animaux échevelés nous dévisager curieusement. Leurs grands yeux, frangés d'une double rangée de cils, étonnent.



La randonnée est tout simplement magique ! Assise avec Amira, sur un épais tapis de selle décoré de somptueuses broderies, nous nous laissons bercer par le balancement cadencé et paisible de ce « Chameau d'Arabie », qui tangué au gré des ondées sablonneuses, comme un navire du désert. Nous sommes conduites dans les nuances d'un incroyable paysage de sable ambré, qui





dilue maintenant ses courants dorés dans ceux de l’océan. Les embruns de la mer nous arrivent au visage, tandis que nos foulards dansent au rythme des vagues qui déferlent et du vent qui souffle son étonnante fraîcheur sur le paysage cuisant. Les rires de nos mères – qui partagent aussi une même selle – nous parviennent, alors que les pattes de leur dromadaire trempent maintenant dans l’eau et les éclaboussent allègrement. Tranquillement, notre groupe s’éloigne de la cité blanche fortifiée qui revêt, touche par touche, un fard de plus en plus rosé, avec le soleil qui s’apprête à se coucher. Jouant les nomades, le temps de cette ballade, nous avons l’impression d’avoir atteint un paysage de calme et de liberté, à perte de vue. Amira me sert fort dans ses bras et nous rions de bonheur. Cette scène est si merveilleusement empreinte de douceur et de délicatesse. Je suis profondément heureuse de vivre ce moment de beauté et d’amitié !

Après ce tour formidable et un petit repas dans un joli café de bord de mer, il est déjà temps de se quitter. Pour que nos amies soient moins tristes, maman leur promet qu’on reviendra au Maroc l’an prochain et qu’on ira directement poser nos valises à la *Casa Perleta*, leur si jolie maison d’hôte à Chefchaouen. Malgré cette promesse, Amira et moi avons les larmes aux yeux quand le temps est venu de partir chacune de notre côté. Ma mère et Aïcha s’enlacent avec tendresse. Même papa semble avoir le cœur qui chavire...

Suite à notre virée dans la cité des vents, avec Amira et sa mère, nous retrouvons le calme de la forêt de pins et d’arganiers, au milieu de laquelle notre villa de rêve s’élève. Anouk et Leïla sont dans l’entrée, répandant de frais pétales de roses dans la fontaine. Un magnifique souper nous est aussitôt servi, constitué d’une montagne de brochettes de poulet, d’une mer de couscous et d’un boisé de feuillage aux mille tonalités... Après ce copieux repas, je vais me baigner avec Leïla. Deux roses sur un cabaret de douceurs, nous sont déposées sur le bord de la piscine, où nous batifolons joyeusement dans l’eau. Nous buvons le lait chaud qui mousse dans de jolies tasses minuscules, alors qu’Anouk et mes parents nous rejoignent. Le vin coule à flot ce soir. Les adultes ressemblent presque à des adolescents, riant sans arrêt et parlant plus fort qu’à l’accoutumée... D’ailleurs, maman s’élançait :

— J’ai vu ton autre employé en médina, hier. Celui qui s’occupe des bagages. Je ne me souviens plus de son nom...

— Mohamed ?

— Ah, oui... Mohamed. Il portait son ensemble de travail blanc... Et je me suis dit, sans vouloir l’accuser...

— Écoutez, mes amis... intervient Anouk, avant que maman ne puisse terminer sa phrase, voyant bien où elle s’en va avec ses déductions. Je ne vous cacherai pas que j’ai passé des nuits blanches depuis cet incident. Du coup, j’ai pris la décision de tout vous dévoiler. La transparence me semble encore le meilleur moyen d’arranger tout ça.

Maman et papa, piqués par la curiosité et impatients d’avoir des réponses à leurs questionnements, attendent attentivement la suite. Quant à moi, j’ai l’impression d’être dans un suspens, dont l’énigme est sur le point de nous être dévoilée.

Anouk, qui a compris l'empressement des parents, se lance :

— Quand j'ai acheté la propriété, l'endroit était magnifique, mais il y avait de nombreuses rénovations à faire. Du coup, j'ai engagé un vieil homme du nom d'Ali, qui était réputé dans la région pour être passé maître dans l'art de restaurer les demeures ancestrales. Pour toute la durée des travaux, de plusieurs mois, il a habité seul la villa. Comment je pourrais le décrire ? C'était un personnage énigmatique, sorti tout droit d'un conte pour enfants. Célibataire et solitaire, il semblait heureux de vivre ici, loin de tout. Une cuisinière, sans doute sa seule amie, venait parfois lui rendre visite et cuisiner pour lui. Ali fumait beaucoup d'herbes hallucinogènes, précise-t-elle à voix basse. Et il était empreint, selon cette dernière, à de nombreuses visions. Bien qu'il était un peu sauvage, il s'avérait avoir un charisme magnétique. Quand on réussissait à s'approcher de lui, comme ce fut le cas pour moi à une certaine époque, on était subjugué par sa personnalité ! Avec sa longue tignasse grisonnante, qu'il nouait en chignon au-dessus de sa tête, il ressemblait à un artiste, mais aussi à un vieux sage. J'ai le souvenir de sa longue barbe, de laquelle s'échappaient, en permanence, les volutes de la fumée de cette substance, dont il était fou... Même la nuit, son vice le tenant en éveil ; il errait dans la maison, comme dans un univers nébuleux, empreint à des délires et à des hallucinations, qui lui inspiraient de nouveaux motifs au plafond, des sculptures au jardin... Je l'appréciais pour son travail, qui était véritablement celui d'un moine, si minutieux, si extraordinaire... Mais il y avait tout de même un souci majeur avec Ali. Ses histoires abracadabrantes, qu'il me partageait discrètement, il ne les confiait pas qu'à moi. Il les racontait aussi à son amie cuisinière, qui évidemment, les racontait par la suite au jardinier et à quiconque croisait son chemin... Du coup, elles se sont propagées, lentement mais sûrement, hors des limites de mon domaine, parcourant un vaste territoire, jusqu'à devenir de véritables légendes. Et malgré mon engouement pour les récits fantaisistes de ce vieil homme, devenu mon ami, je dois dire qu'ils ont fait fuir quelques employés au fil du temps. Et là, je crains qu'ils me fassent aussi perdre d'éventuels clients. Du coup, je vais vous dévoiler un secret, mais je vous demande de le garder pour vous. Déjà que la cuisinière vient de me remettre sa démission...

Anouk retient son souffle une seconde, puis expire enfin ce qui lui nouait l'estomac :

— Ali disait voir un « fantôme » parcourir les corridors de la villa, la nuit, vêtue de linge blanc. Il me parlait souvent de vagues de tissus, flottant non seulement dans les couloirs, mais aussi dans le jardin, au bord de la piscine intérieure et près de la dépendance... Il avait parfois l'impression



de jouer une partie de cache-cache avec ce « fantôme ». Un jour, il l'aurait même poursuivi dans la forêt et s'y serait perdu. C'est ce que l'on raconte sur sa disparition, en ville. Je n'ai jamais cru en cette hypothèse, mais quand j'y repense, je n'ai plus revu cet homme depuis ce fameux jour. Le fait est que, personne d'autre n'avait eu des apparitions du genre, à part lui. Personne, avant vous trois. Comment aurais-je bien pu le croire ? Mais, comment ?

Anouk marque une longue pause avant de conclure :

—Voilà pourquoi, aujourd'hui, je suis bien obligée de reconnaître que mon vieil ami n'était peut-être pas si fou qu'on l'avait cru. Et aussi – et ça, c'est dur pour moi –, qu'il est peut-être véritablement mort quelque part dans les bois environnants...

Anouk verse une larme à cette pensée... Je regarde mes parents, restés sans mot. Personnellement, je pense que cette version tragique est encore plus effrayante que celle du voleur. Cette nuit sera notre toute dernière à la villa. Espérons que le fantôme ne vienne pas nous faire ses adieux...

À minuit, nous sommes tous sur la terrasse de nos appartements, incapables de fermer l'œil... Il faut dire que la chaleur est accablante ! Mais c'est surtout la crainte du surnaturel qui nous tient en éveil. Le moindre bruissement, provenant de la forêt avoisinante, nous fait tendre l'oreille plus attentivement. Papa nous propose de regagner la chambre pour nous reposer un peu, quand un grognement surgit soudainement, perçant froidement la nuit. Mon cœur s'arrête momentanément, mais pas l'affreux bruit, qui s'amplifie et s'amplifie, semblant se rapprocher de la maison d'hôte à une vitesse fulgurante ! J'ai le corps raide comme une flèche, et si mes cheveux pouvaient se dresser en l'air, ils le feraient ! Maman et papa sont pâles comme la lune et leur inquiétude palpable dédouble la mienne ! Cependant, notre curiosité pour trouver l'origine de ce son inconnu est plus forte que nos craintes et elle nous entraîne le long du corridor, à la recherche du fantôme livide. Mes mains sont blotties dans celles de mes parents quand des sons stridents surgissent, suivis de gloussements et de frénétiques mouvements d'eau. Nous bifurquons vers le passage menant à la piscine intérieure. Des appels survoltés sont lancés ; un homme et une femme semblent en proie à une intense panique. Nous fonçons sans réfléchir et distinguons, au loin, un homme vêtu de blanc, courbé au-dessus de la partie peu profonde de la piscine ; ses bras semblent aspirés par quelque chose dans l'eau. Notre présence le fait sursauter et il bascule à l'eau, sous le regard effrayé de la femme de chambre. Un chaotique mélange de sons discordants s'en suit. Je suis terrorisée par la scène et je n'y comprends rien ! Un cochon sauvage jaillit alors de la piscine, suivi d'Oussama, épuisé, mais soulagé ! La bête se sauve dans les bois, nous laissant sans voix, sans énergie, mais avec un fou rire commun irréprensible.

Au matin, comme si rien ne s'était passé, je suis réveillée par de délicieuses odeurs de menthe, de fruits et de pâtisseries, et par le sourire si bienveillant d'Oussama, qui nous apporte un festin pour le petit-déjeuner, qu'il dépose au bord de la piscine. Ses gestes sont calmes et l'ambiance est sereine... Apparemment, c'est ici que nous avons trouvé le sommeil. Nous avons tous une de ces faims ! Même Oussama accepte de partager le repas avec nous. Il paraît que le courage donne faim... En tout cas, c'est un beau moment, qui marque la fin de ce séjour merveilleux.



En effet, deux heures plus tard, nous passons le portique de la villa, pour une toute dernière fois, et je sens l'émotion me monter aux yeux... Ce séjour fabuleux chez Anouk s'achève ici et, pour notre départ, notre hôte, sa fille, ainsi que tous les employés de la maison, sont rassemblés en grappe près du taxi, qui est venu nous emmener à notre prochaine destination. Tout le monde nous enlace et nous souhaite, avec grande émotion : « Que Dieu vous protège ». Leïla me tend un petit sac-cadeau sur lequel est inscrit « histoires de filles ». À l'intérieur, je découvre deux bracelets d'amitié, chacun fait de fils de soie fins couleur rose fuchsia, festonnés de miniatures breloques dorées. Elle noue le mien tendrement autour de mon poignet, avant de me prendre dans ses bras. Malgré que nous soyons maintenant liées par le fil de nos souvenirs et ceux de nos jolis bijoux, vais-je revoir un jour mon amie marocaine ? Sa mère nous rassure ; on pourra s'appeler, s'écrire et même se rencontrer en Floride, son père ayant un bel établissement là-bas.

Les cuisinières m'offrent une louche en bois de citronnier, en souvenir d'elles et de nos moments partagés en cuisine. Oussama, fidèle à lui-même, se penche élégamment pour me tendre une rose blanche et un panier de vivres, qu'il a soigneusement préparé pour la route... Bouteilles d'eau, viennoiseries, biscuits sablés, bananes, oranges, prunes, font partie de cette douce attention. Je respire le délicat parfum de la rose et me promets de garder celle-ci pour toujours, en la faisant sécher dans un livre au retour de nos vacances.

Émotive, Anouk demande à maman de bien vouloir la suivre dans la petite boutique qu'elle tient dans une pièce adjacente à la villa, réservée uniquement à sa clientèle. Elle y propose des produits de grande qualité, comme des flacons d'huile d'argan qui dégagent de riches effluves et les précieuses couvertures de laine couleur crème, que ma mère aime tellement, tapissées si joliment de paillettes d'argent.

Pendant ce temps, le chauffeur attend patiemment, buvant à petites lapées le thé qu'Oussama lui a proposé. Leïla et moi en profitons pour courir autour de la fontaine et nous lancer de l'eau.

Quand maman revient, accompagnée d'Anouk, elle a le regard illuminé et porte sur ses épaules, en guise de cape, la fameuse couverture berbère, qu'on appelle la *Handira*. Un tollé d'applaudissements retentit en chœur ; tout le monde est ému et trouve maman sublime, vêtue de ce châle de laine vierge. Celui-ci est porté par la mariée, le jour de la grande cérémonie et il sert ensuite de couverture pour garder au chaud le nouveau couple. Tissée à la main, pendant des semaines, par des noueuses habitant les montagnes du Moyen Atlas, cette *Handira* s'avère être un cadeau unique et très spécial, qu'on reçoit une seule fois dans une vie. Le scintillement des yeux de maman est en harmonie parfaite avec le miroitement argenté des pastilles de la couverture, où valsent les rayons du soleil de midi. Maman et son amie s'enlacent longuement... Un moment grandiose et parfait, que l'on voudrait faire durer ! Malheureusement, il est temps d'y mettre un terme.

Nous entrons dans le taxi, à contrecœur. En nous éloignant de ces gens, nous les regardons nous regarder et nous saluer. Ils sont maintenant tout petits dans le paysage, mais ils n'ont pas bougé d'un cheveu, agitant les mains et s'essuyant les yeux. Le portail de fer s'ouvre... Et nous quittons ce paradis, encore tout tremblant d'émotions. Maintenant de l'autre côté, nous réalisons



le privilège immense que nous avons eu de pouvoir pénétrer ce lieu pour y loger en retrait du monde...

Le chauffeur nous prie de nous installer confortablement, car la route sera longue jusqu'à Tanger. Même si je suis bouleversée, je suis impatiente de découvrir cette cité, où se déroulera notre dernière nuit avant de nous envoler pour le Portugal. L'histoire de ce périple est presque terminée, mais je suis encore loin de me douter de la panoplie d'aventures qui m'attendent au détour.

Pour le moment, je me blottis contre mes parents et, en regardant la route s'étirer à l'infini devant nos yeux, je dis encore, et tout simplement : « Merci la vie ! »





*Surveillez la prochaine parution
des aventures de Mathilde au Maroc*









Geneviève, grande voyageuse et chasserresse de beauté, récidive pour notre plus grand bonheur en nous offrant une superbe suite au récit d'aventures illustré Chefchaouen Bleue... mais bleue! Empruntant toujours le point de vue frais et la voix charmante de la jeune Mathilde, 7 ans, nous parcourons avec elle, sa famille et leurs amis, des nouveaux itinéraires fleuris, odorants et gourmands dans ce Maroc enchanteur. On se laisse emporter avec délices dans des péripéties qui les mènent dans une enfilade de lieux évocateurs de Marrakech et d'Essaouira: souks aux dédales animés, hôtels et palaces fabuleux, palmeraies et jardins luxuriants, le tout sur fond de ciels immenses et de dunes de sable doré... Avec Geneviève, on voyage sur les ailes de descriptions sublimes, chargées de toute la saveur des vacances, dans un univers rempli de culture, de fontaines qui chantent, de roses fragrances, de pierres ocre et de soleil. Magicienne des mots, elle possède le mystérieux pouvoir de faire parler les choses et d'en soutirer leurs plus intimes secrets... On ne peut qu'être conquis par sa joie de vivre et la douceur de ses univers. Ses souvenirs vivants et colorés nous habitent longtemps, comme s'ils étaient dorénavant les nôtres. Difficile de ne pas être saisi par l'irrésistible envie de partir pour suivre ses pas dans ces cités roses !

Une douce évasion, brillamment orchestrée avec l'incomparable complicité des illustrations originales de François et des aquarelles délicates de YanikKa.

Kim Francoeur

ISBN 978-2-9818995-2-1



9 782981 899521

